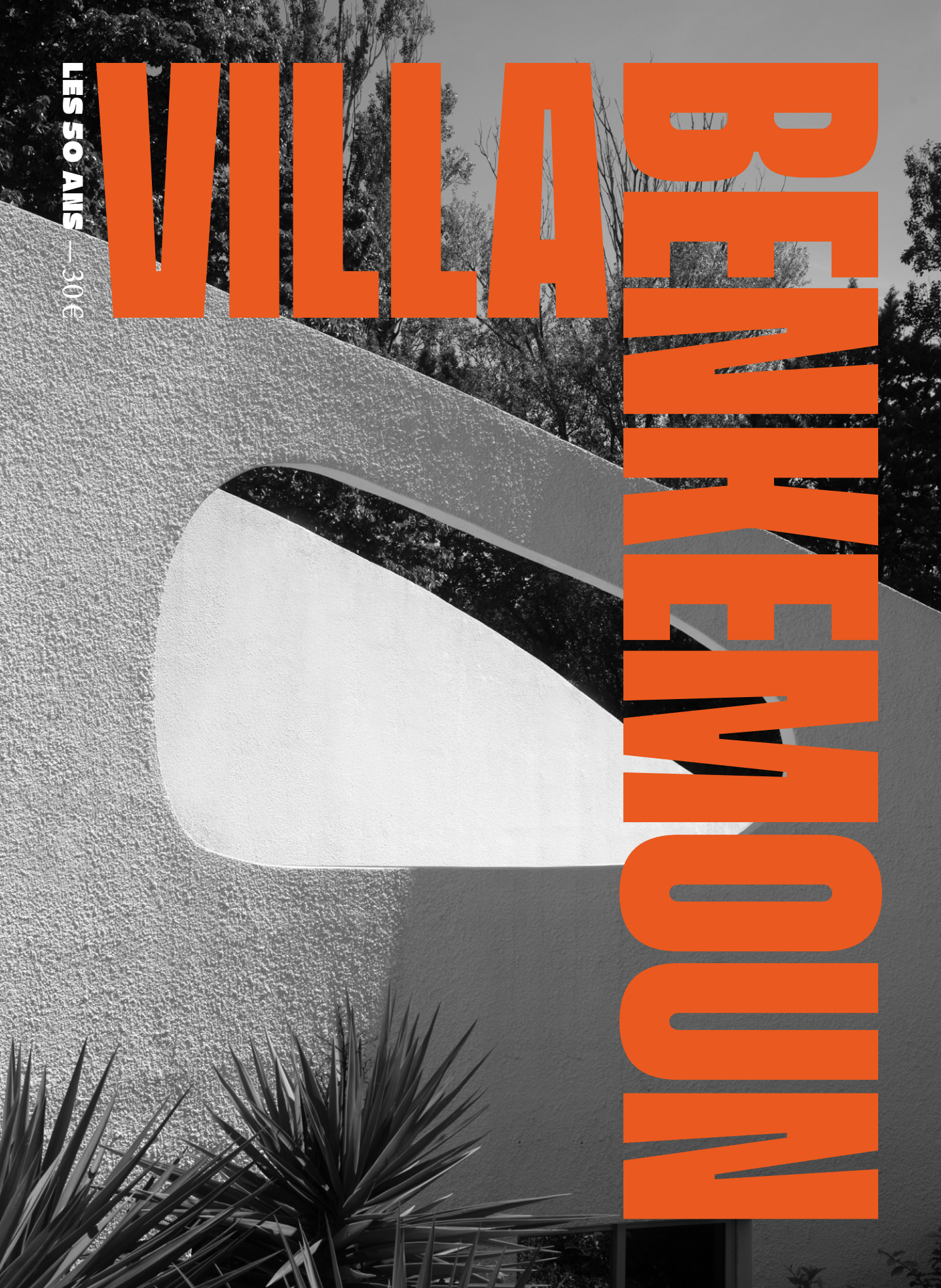


REMY KEMOUNI

VILLA

LES 50 ANS — 30€



**« ON SE DIT QU'AU MOINS
LES LIEUX GARDENT
UNE LÉGÈRE EMPREINTE
DES PERSONNES
QUI LES ONT HABITÉS.
EMPREINTE :
MARQUE EN CREUX
OU EN RELIEF. »**

PATRICK MODIANO



CONTRIBUTEURS

1.

BRIGITTE BENKEMOUN

Écrivaine, journaliste et propriétaire de la Villa Benkemoun, la maison familiale à laquelle elle s'efforce de donner une deuxième vie.

2.

ELISE KARLIN

Journaliste indépendante, collaboratrice régulière de M, le magazine du Monde, productrice de podcast pour France Culture, et directrice d'un magazine d'art consacré au patrimoine. Pour elle 74, c'est la loi Veil!

3.

MICHEL VAUZELLE

Ancien ministre, maire d'Arles, député et Président de la Région Sud. Ici photographié avec son ami Pierre Benkemoun (à gauche), un soutien de la première heure auquel il rend hommage.

4.

ANNETTE GERLACH

Présentatrice et journaliste sur Arte, elle est en charge notamment des grands événements culturels. Elle a pris plaisir à parler couleurs pop avec son amie architecte et designeuse India Mahdavi.

5.

FRANÇOIS THOMAZEAU

Écrivain, journaliste, éditeur, il est incollable sur Marseille, les polars, le tennis, le cyclisme, ou la musique. Il faut donc le croire sur parole quand il affirme que 74 est l'année 1 de la Pop.

6.

DANIEL KARLIN

Réalisateur de nombreux documentaires et notamment « Un autre regard sur la folie », film événement en 1974, consacré au psychanalyste Bruno Bettelheim.

7.

HUGHES DEWAVRIN

Aujourd'hui citoyen engagé aux côtés des Kurdes, des Afghans, des Arméniens ou des Chrétiens d'Orient, il n'oublie pas que son premier engagement remonte à 1974 : à 20 ans, il devient Président des jeunes giscardiens.

8.

MICHÈLE FITOUSSI

Longtemps journaliste à Elle, elle est aujourd'hui romancière, et animatrice du blog « My beautiful seventies ». Elle se souvient de son année 74, insouciant et joyeuse.

9.

THOMAS LEGRAND

Éditorialiste politique pour *Libération* et *France Inter*, il est aussi producteur et présentateur sur la radio publique de l'émission « Enquête de politique ». Et, la V^e République, dont il a même raconté l'histoire en BD, n'a pas de secret pour lui.

LE SOLEIL SE LÈVE AU SUD

“ Ici, nous avons tout : le soleil, la neige, la mer, la montagne, le travail et les universités, les villes et les villages, les industries et les PME, les pôles hospitaliers et de recherche, les hommes et les femmes, rien ne manque. Ici, rien n'est comme ailleurs !”

Renaud Muselier

Président de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
Président délégué de Régions de France



maregionsud.fr



Conception : Direction et de la Communication et de la Marque Région Sud / Photo : Adobe Stock

**ARCHITECTURE
COLLECTION**

Immobilier remarquable
des 20^e et 21^e siècles

Les premiers « architecture dealers » en France

Agence immobilière exclusivement dédiée à la vente de biens remarquables modernes et contemporains, Architecture de Collection offre une expertise unique sur le marché : historiens de l'art et professionnels de l'immobilier s'engagent pour valoriser, transmettre et faire rayonner l'architecture en tant que création.

Maison Bordeaux-Le Pecq

Bois-le-Roy, 1965
Claude Parent, architecte

Vendue par Architecture de Collection

Commande photographique à Laurent Kronental
Courtesy Architecture de Collection 2019

architecturedecollection.fr

SOMMAIRE



PAGE 8.

**COMMENT UN RÊVE
A PRIS FORME(S)**

par BRIGITTE BENKEMOUN
photos DIANE HYMANS

HABITER CHEZ TOI

MARC-ÉMILE SALA,
raconté par sa petite-fille
ANAÏS ARIA SALA

PAGE 34.



PAGE 38.

**JE ME
SOUVIENS,
LA VILLA**



**1974:
PASSÉ,
PRÉSENT,
FUTUR**

par RAPHAEL GIANNESINI

PAGE 44.



PAGE 52.

VUE PAR

ROMAIN LAPRADE



**JE ME
SOUVIENS,
1974**

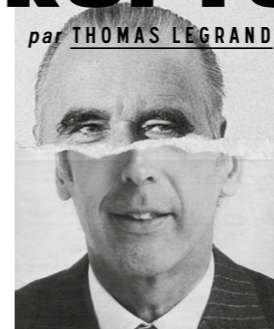
PAGE 80.

PAGE
76.

1974,

**L'ANNÉE
DE RUPTURE**

par THOMAS LEGRAND



PAGE
66.

1974,

**L'ANNÉE
DE LA
COULEUR**

itw INDIA MAHDAVI
par ANNETTE GERLACH

PAGE 86.

1974,

**L'ANNÉE 1
DE LA POP?**

par FRANÇOIS THOMAZEAU

PAGE 92.

PAGE 96.

LA VILLA BENKEMOUN,

**LE
MANIFESTE
BIO-
CLIMATIQUE
D'EMILE SALA**

par SYLVIA SEGURA
et BRIGITTE BENKEMOUN

PAGE 32.

1974,

**L'ANNÉE
VEIL**

par ÉLISE KARLIN

PAGE 70.



**VUE PAR
TIMOTHÉE CHAMBOVET**





COMMENT UN RÊVE A PRIS FORME(S).

par BRIGITTE BENKEMOUN
photos DIANE HYMANS



Où sont-ils allés pêcher cette folie, cette maison expérimentale, ces volumes insensés, le béton incurvé, la gigantesque cheminée en tuiles de métal. Cette question m'obsède depuis que j'essaie de faire revivre cette maison, et jamais, malheureusement je n'ai songé à la poser quand il en était encore temps.

Pourquoi, en effet, un jeune couple arrivé d'Algérie en 62, sans un sou, et si soucieux de s'intégrer au plus vite, finit dix ans plus tard, par ériger une maison affichant une telle différence, si peu conventionnelle, si ambitieuse. Leur amitié avec l'architecte Émile Sala, attiré par l'architecture organique et bioclimatique, est forcément fondatrice. Les courbes plus sages de la villa Bank, construite sur le terrain voisin par le même architecte quelques mois plus tôt, les ont sûrement influencés, comme l'hôtel des Cabanettes ou les maisons bulles. Mais ces influences ne peuvent tout expliquer. « C'est ton père, il aimait le moderne » m'a-t-on dit. De prime abord, la réponse m'a semblé insipide, elle est pourtant limpide. Car tout est là, et notamment sa furieuse envie de tourner le dos à un passé douloureux, se projeter dans une modernité exaltante et un avenir qu'il n'imaginait que radieux.







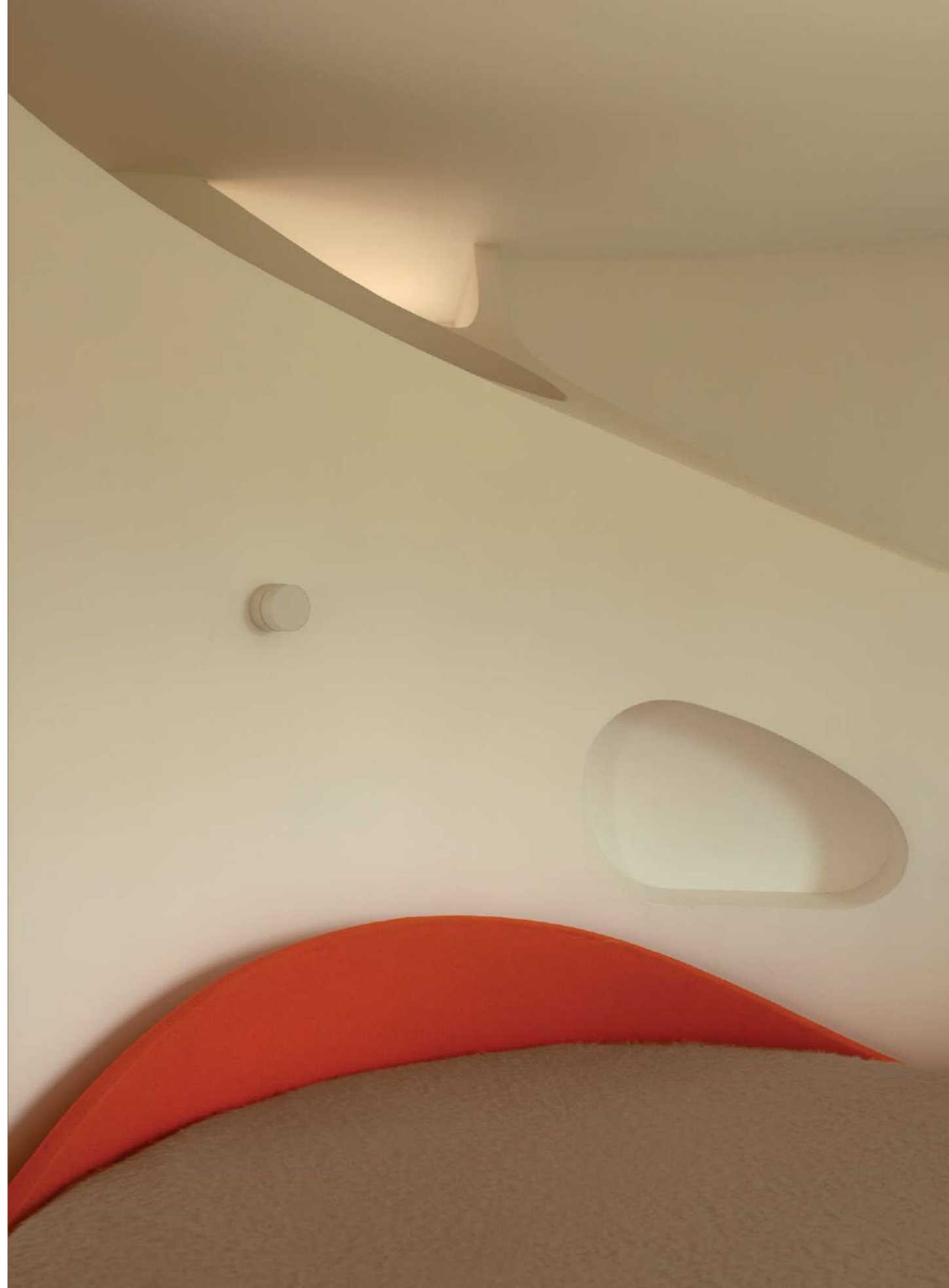


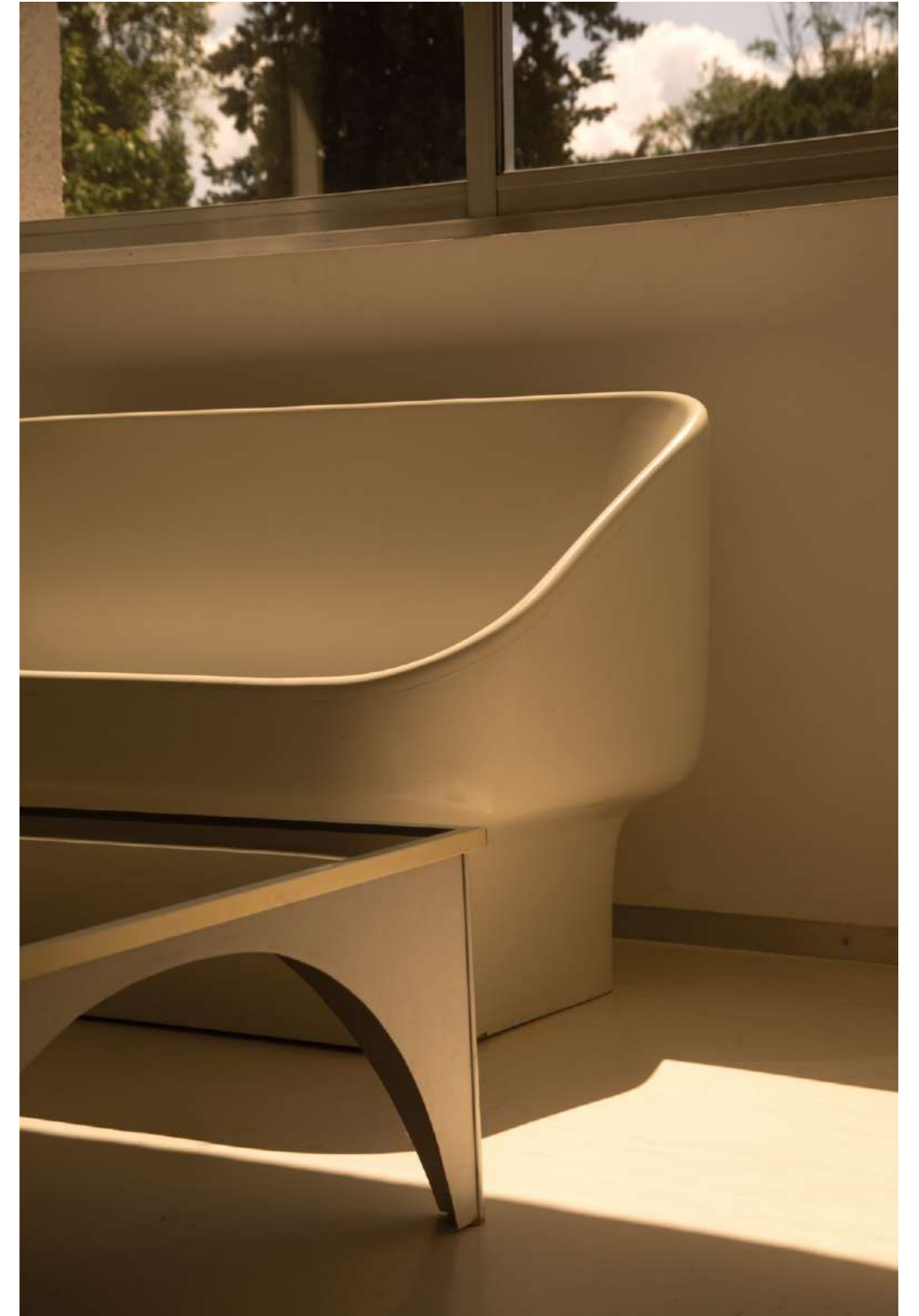
Mes premiers souvenirs de la Villa sont des plans étalés sur une table de salle à manger, à l'été 1971. Je revois mes parents, penchés sur les grands papiers calque que leur ami architecte a déroulé sous nos yeux ébahis. Je me souviens d'Émile, petit homme doux, rêveur et bienveillant.

Mais, après s'être extasié, mon père saisit un crayon et arrondit l'un des murs. Un deuxième, un troisième... Un autre qu'Émile Sala n'aurait peut-être pas supporté qu'un client se permette de raturer ses plans. Mais, en souriant, il dit «j'ai compris» et replie ses croquis. Au bout de quelques semaines, il revient avec d'autres plans, où plus un seul mur n'est resté droit. La Villa a pris forme(s).

Deux ans plus tard, fin août 1974, nous emménageons dans ce temple futuriste : mes parents et mes deux frères. Les murs de béton incurvés se souviennent sûrement des grandes tablées, des rires, des cris, des enfants, la famille élargie souvent réunie, les amis, les soirées foot, puis les petits-enfants. Pierre et Simone Benkemoun ont vécu près de 45 ans dans cette villa, à leur image, lumineuse, ouverte et conviviale.

En célébrant aujourd'hui ses 50 ans, je voudrais non pas ressasser le passé mais inscrire leur audace et leurs deux noms sur le fronton de cette maison, et la projeter dans un avenir que, nourrie de cet héritage, je veux encore espérer radieux, optimiste et inventif.







MOUSTIQUE

ARLES



CONCEPT STORE ARLÉSIEEN

14 rue du Docteur Fanton 13200 Arles
www.moustiquearles.com



VILLA

UNE ARCHITECTURE DE SON TEMPS

par AURÉLIEN VERNANT, *Historien de l'art*
et *Directeur de l'agence ARCHITECTURE DE COLLECTION*

Étudier l'architecture domestique remarquable du 20^e siècle, c'est par définition, pour l'historien, tisser des trames de recherche en entremêlant l'ordre du singulier (la sphère privée) et le champ de la culture collective. C'est, pour le dire autrement, conjuguer la petite et la grande histoire.

La Villa Benkemoun ne fait pas exception en la matière. Dans son cas - comme pour chacune des maisons emblématiques dont le 20^e siècle est jalonné - l'acte de création architecturale résulte d'abord de l'affirmation d'un désir singulier : celui des commanditaires. C'est, ensuite, dans le dialogue noué avec l'architecte, et dans la façon dont ce dialogue féconde les marqueurs esthétiques et les représentations imaginaires d'une époque, que l'œuvre peut advenir.

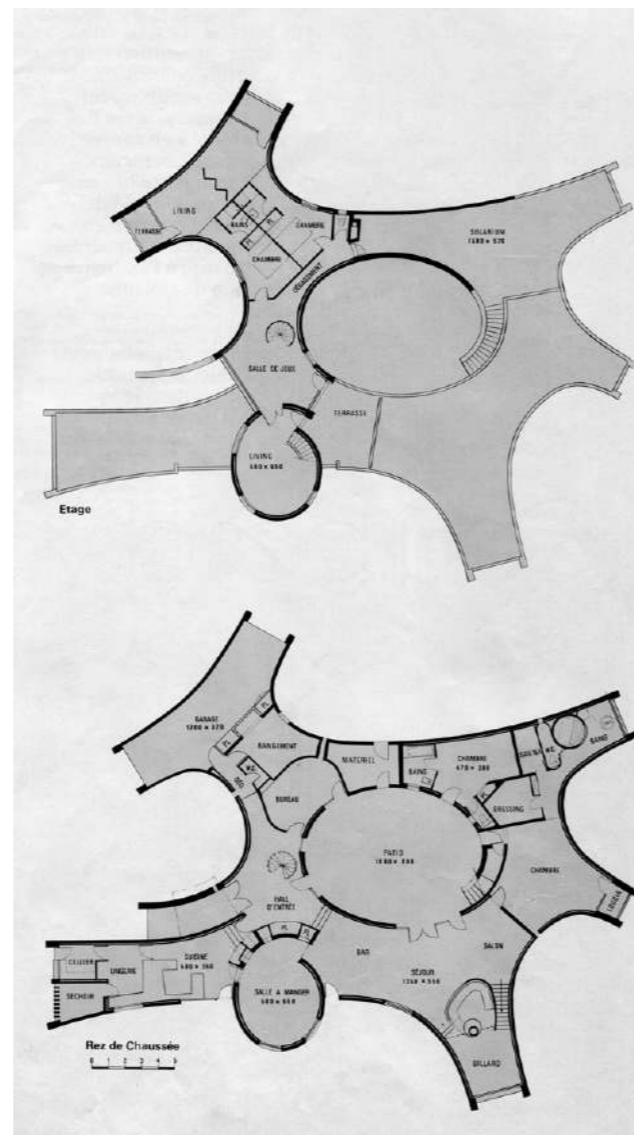
Arrivés d'Algérie en France en 1962, Simone et Pierre Benkemoun laissent derrière eux un passé en partie traumatique : enfants juifs durant la Seconde Guerre mondiale, ils ont traversé les événements d'Algérie avant de devoir tout abandonner et de s'exiler. Établis à Arles, ils sont animés d'un désir de refondation qui les pousse, au début des années 1970, à faire appel à l'architecte Emile Sala pour construire leur maison familiale. Celle-ci leur ressemblera : portée par l'énergie et l'esprit d'innovation des Trente Glorieuses ; guidée par un désir d'ancrage local teinté de nostalgie du pays lointain ; parvenant à contenir dans ses replis le passé, la tradition, tout en affirmant de façon éclatante le rêve de mouvement, de confort, de partage, de réussite.

UNE ARCHITECTURE PRISMATIQUE

Au-delà de sa dimension « iconique » et de ce pouvoir d'attraction qui l'assimilent à un objet pop - sensuel, désirable, lumineux - la Villa Benkemoun nous interpelle par le caractère hybride dont elle tire sa puissance esthétique et son harmonie. C'est qu'elle cristallise, en réalité, plusieurs courants et filiations à l'œuvre dans la culture architecturale de son temps.

Le débat architectural des années 1960 - 1970 est marqué par une remise en cause du Mouvement moderne, rejeté dans son universalité et assimilé à une conception productiviste du territoire : le « modèle » rationaliste, hérité du Bauhaus et de la charte d'Athènes, est perçu de plus en plus comme autoritaire, anachronique et hors-sol, au regard des nouvelles aspirations sociales : désir de mobilité, de communication, prise en compte des particularismes sociaux et des identités locales.

Partout en Occident émergent ainsi de nouveaux critères de définition de l'habitat, dont la Villa Benkemoun constitue un précieux témoignage.



ÉMILE SALA
Villa Benkemoun, Arles.





HABITER LE RÊVE ORGANIQUE

Du point de vue de l'histoire des formes, d'abord, on peut évoquer le travail - fondamental en France - d'André Bloc, architecte, plasticien et homme de revues. Dans l'après-guerre, A. Bloc fait figure de pionnier en dénonçant l'austérité du fonctionnalisme et les ravages de l'urbanisme issu de la reconstruction. Dans les colonnes de sa revue *L'Architecture d'Aujourd'hui*, il prône une authentique Synthèse des arts et fédère une génération de jeunes créateurs en recherche de décloisonnement disciplinaire, en rupture avec « la banalité stéréotypée de l'architecture, mauvais ersatz d'un cubisme périmé » (*Architecture d'Aujourd'hui*, 1967).

Au cours des années 1960, Bloc expérimentera en grandeur nature, dans sa propriété de Meudon, des constructions où architecture et sculpture s'entremêlent dans des imbrications organiques, étagées en plusieurs niveaux, parcourues de trouées, et ouvrant l'unité formelle à un parcours spatio-temporel. Il écrira : « J'ai laissé pénétrer l'air et la lumière par des cheminements simples et complexes. La sculpture habitacle est, dans une certaine mesure, caractérisée par une continuité de la plastique extérieure et intérieure avec un système d'interpénétration et d'occupation de l'espace multipliant les rapports, les contrastes et les jeux de volume ».

Le critique Michel Ragon sera le premier, en 1963, à nommer « Architecture-Sculpture » cette tendance, sans chef de file ni manifeste, réunie autour du parti de l'organicité des formes. La maison d'architecte devient ainsi à l'époque un laboratoire privilégié de ce nouveau déploiement formel : favorisé par de nouvelles techniques de fabrication et de nouveaux matériaux, celui-ci cherche à outrepasser le carcan fonctionnaliste pour parvenir à des formes d'habitat plus souples et plus complexes, mieux adaptées à l'homme, à la richesse et à la diversité de son horizon sensible.

L'architecture de la Villa Benkemoun témoigne

PIERRE SZÉKELY et HENRI MOUETTE
Maison Verley (« Maison Plante »), Sebourg, 1973.

Architecture traditionnelle, mozabite, vallée du M'zab.
© UNESCO, CREATIVE COMMONS

ANDRÉ BLOC
Sculpture-habitacle, Meudon, 1962.

PIERRE SZÉKELY
Église du Carmel de Saint-Saulve, Valenciennes, 1964.

Sur cette double page : les images 1, 2 et 3
appartiennent au fond photographique Véra Cardot et
Pierre Joly, MNAM - CCI BIBLIOTHÈQUE KANDINSKY
© RMN

de cette quête de continuum organique, où se joue également un statut hybride de l'auteur (architecte, usagers) ainsi qu'une complexité nouvelle du statut de l'œuvre - entre projet, architecture et œuvre d'art, préférant la dynamique processuelle au cloisonnement des espaces et des disciplines.

L'architecte Emile Sala revendiquera cette approche organiciste, qu'il puisera notamment dans l'étude de figures historiques telles que Frank Lloyd Wright et Alvar Aalto. L'intérêt d'une telle approche constructive dépasse, dans son cas, la question du biomorphisme, en se chargeant d'une préoccupation énergétique nouvelle. On peut, à ce titre, appréhender la Villa Benkemoun comme un projet témoin de l'émergence des enjeux bioclimatiques en architecture : l'ensemble du projet de construction prend en compte les potentialités paysagères et climatiques du site ; sa faible exposition au nord et les courbures de ses façades méridionales la protègent du mistral ; le continuum entre intérieur et extérieur est ininterrompu, par l'intégration de terrasses, de toitures-terrasses, de solariums et d'un patio. La relation au paysage passe

aussi par le jeu de percements. Depuis l'intérieur, l'architecte ménage des points de vue privilégiés sur la nature ; depuis l'extérieur, il anime la façade d'ouverture selon « une logique harmonique ».

Cette quête d'un habitat défini comme un véritable « environnement », en relation homogène et continue au « contexte », entraîne aussi à l'époque une forte légitimation du langage anthropologique de l'architecture. L'habitat vernaculaire, modèle de cette sédimentation immédiate des usages et des pratiques, défère sur l'imaginaire des années 1960-1970. Irriguant les revues architecturales, et bien au-delà, le champ des représentations consuméristes, les formes d'habitat spontané (« sans architectes ») participent ainsi d'une nouvelle conscience de la production d'espace, vectorisant un « ailleurs » tout en offrant des modèles d'appropriation individuelle (« do it yourself »).

La Villa Benkemoun intègre de manière exemplaire des caractéristiques vernaculaires : si son épais crépi et sa tour circulaire sont un écho aux pigeonniers traditionnels provençaux, l'habitat se déploie autour d'un patio végétalisé, référence à l'architecture

nord-africaine, ici instituée en véritable poumon de la maison. La villa Klein, réalisée quelques années plus tôt par Emile Sala à Gordes, a pu constituer pour l'architecte un jalon fondateur de cet imaginaire méditerranéen. Sala invitera le couple Benkemoun à visiter cette résidence, marquée notamment par l'usage de pierres sèches, de plâtre, de chaux et par une volumétrie inspirée des bories.

Le champ « social » de l'architecture constitue un autre marqueur important de l'époque, qui infuse, dès lors, l'histoire du projet arlésien. Il faut rappeler que la dernière génération des modernes explore, à partir des années 1960, les voies d'une architecture proprement démocratique, fondant la légitimité du projet sur la définition d'un « espace habité », creuset d'expériences individuelles et collectives. La participation directe des usagers est l'une des voies étudiées pour y parvenir : impliqués de façon « active » dans l'espace opératoire du projet, afin que l'architecture soit « de moins en moins le reflet de ce qu'ont imaginé les concepteurs, et de plus en plus la représentation que s'en font les usagers » (selon l'architecte italien Giancarlo De Carlo, en 1971). La Villa Benkemoun tire ainsi sa réussite de la confiance et de la grande liberté que les époux Benkemoun accordèrent à l'architecte. Emile Sala les associe intégralement au processus créatif, en mettant notamment à leur disposition un « cahier de renseignement » qui cadre et guide le projet à partir d'un inventaire évolutif de tous les détails inhérents à leur mode de vie et à leurs attentes.

C'est à la lumière de ces multiples dimensions que la Villa Benkemoun nous apparaît. Œuvre synthétique, elle manie l'oxymore en offrant l'image d'une architecture tout à la fois primitive et technologique, humble et éclatante. Elle réussit, ce faisant, un tour de force : affirmer son autonomie esthétique et célébrer le geste créateur sans jamais se couper de sa relation au paysage, sans jamais renier le champ des contextualités qui la constituent.

LA VILLA BENKEMOUN,

LE MANIFESTE BIO- CLIMATIQUE D'ÉMILE SALA

par SYLVIA SEGURA et BRIGITTE BENKEMOUN



Dans les années 1970, nous aurions pu stopper le dérèglement climatique ! C'est la décennie des chocs pétroliers et des premiers mouvements hippies ou écologiques. C'est la décennie qui acte le Jour de la Terre, the Earth Day, propulsant les enjeux environnementaux au centre du débat public. Et 1974, c'est René Dumont, premier candidat écolo d'une élection présidentielle en France qui ne recueille hélas qu'un peu plus d'1 % des suffrages exprimés

Dans ce contexte, certains architectes utopistes et visionnaires sont à l'origine d'une révolution silencieuse : le bioclimatisme, mouvement précurseur qui place l'environnement au cœur des préoccupations de construction, alors que poussent partout de grands ensembles bétonnés. Influencé par les savoir-faire traditionnels et l'habitat vernaculaire, ce courant se développe de manière intuitive et holistique, expérimentant une architecture libérée et vivante, intégrée dans son paysage et son époque.

Architecte de la Reconstruction, Émile Sala (1913-1998) s'affirme naturellement comme une figure majeure de ce courant bioclimatique. Très influencé par Le Corbusier mais curieux des traditions, passionné par le béton mais amoureux de la nature, Sala l'humaniste s'efforce de (re)bâtir un monde meilleur à sa façon. Comment reconstruire une société et repenser son infrastructure, sans dénaturer l'espace ? Comment révolutionner l'architecture, dans un monde asphyxié par la pollution et menacé par la finitude des ressources naturelles ?

Au début des années 1960, il choisit la Provence comme terrain de jeu pour affiner cette vision de l'architecture bioclimatique. En intégrant les aspérités paysagères et les caractéristiques climatiques, il imagine des espaces uniques et unifiés, il rêve d'organismes cohérents, et d'habitats en phase avec leur milieu naturel.

La nature camarguaise est tout sauf anodine. Delta façonné par le mistral, le sel et le fleuve, le geste architectural de Sala se frotte à une terre hostile, rugueuse et imprévisible. Plutôt que de la dompter ou s'y opposer, il choisit plus intelligemment de l'épouser à travers des formes organiques tout en fluidité. Il incurve le béton pour mieux protéger les habitats du vent, il articule ses constructions autour de patios intérieurs qui apportent aux habitants une fraîcheur naturelle. Il adoucit la lumière avec des claustra, ou conçoit les ouvertures comme des tableaux de paysage.



La Villa Benkemoun est sans doute l'aboutissement de la réflexion de ce visionnaire. Œuvre totale, labellisée « Patrimoine du XXe siècle », elle incarne le souci de construire en harmonie avec la nature. Et, 50 ans plus tard, à l'heure où le dérèglement climatique appelle des solutions urgentes, elle pourrait devenir le creuset de nouvelles réflexions.

On le sait aujourd'hui, 40 % des émissions de carbone sont dues au secteur du bâtiment. Comme le souligne le philosophe Timothy Morton : « la manière dont on conçoit un bâtiment reflète directement notre conscience écologique ».

L'association Villa Benkemoun souhaite rassembler, en ses murs fondateurs, une communauté de designers, architectes, artistes, urbanistes, penseurs et chercheurs, qui s'appuyant sur l'héritage bioclimatique d'Émile Sala, pourraient développer des pistes de réflexions et des solutions face à la crise climatique. C'est dans cet esprit que la Villa Benkemoun souhaite fonder sa mission à travers une programmation à l'intersection de l'art, l'architecture, la nature et les idées. ■



VILLA

HABITER CHEZ TOI

MARC-ÉMILE SALA, raconté par sa petite-fille ANAÏS ARIA SALA

EN S'INSTALLANT DANS LA MAISON PERSONNELLE DE SON GRAND-PÈRE ARCHITECTE, ANAÏS ARIA SALA EST PARTIE À SA RECHERCHE. DES COULEURS, ET DES FORMES, ELLE A ESSAYÉ DE COMPRENDRE L'HOMME QU'A ÉTÉ MARC-ÉMILE SALA, CRÉATEUR NOTAMMENT DE LA VILLA BENKEMOUN.

< ANAÏS ARIA SALA dans maison d'Emile Sala par LÉONARD GOMES-FERENCZIX



a maison aussi a presque 50 ans. Le double de mon âge lorsque je m'y suis installée pendant le confinement. Elle était inhabitée depuis le décès de Françoise, ton épouse, qui longtemps y a vécu sans toi, enlacée par les murs que tu lui avais bâtis.

On pourrait dire que rien n'a changé depuis 1975, année de la construction. Ayant trouvé un terrain vierge dans un quartier calme d'Arles, tu décidais alors de construire une maison pour ta famille. Tu joueras des libertés et des contraintes topographiques, aidé par ta femme, et tes deux enfants, Isabelle et Emmanuel.

Je te connais si peu, Marc-Émile, car je n'avais que 3 ans lorsque tu es mort en 1998. Ce sont les autres qui m'ont raconté ton histoire : fils d'un peintre célèbre, Braïtoun Sala, juif tunisien venu faire carrière à Paris, et de Marie-Jeanne Trottier catholique bourguignonne au caractère trempé.

Je te découvre jeune sur les tableaux de ton père : on t'y voit jouant du violoncelle avec concentration. La même concentration que tu affiches plus tard devant tes plans d'architecte.

Je reconstitue aussi ton parcours : tes études d'architecture aux Beaux-Arts à Paris, puis, ton engagement dans la Résistance en Isère, alors qu'une partie de ta famille est déportée, assassinée. C'est d'ailleurs après la Libération que tu rajoutes à ton prénom ton surnom de guerre, Émile, telle une marque indélébile. Puis il y eut l'après-guerre et la reconstruction : tes premiers chantiers à Dunkerque, puis ton agence à Paris en 1956. Tu postes un jour une annonce pour chercher une secrétaire. Parmi les réponses, tu retiens celle de Françoise Coignet. Toi qui a étudié l'histoire des matériaux, tu sais que son aïeul, François Coignet, fut un pionnier du béton. Françoise deviendra ta femme, ton éternel soutien. Et un an après votre mariage, vous vous installez à Arles en 1961.

Je te connais si peu mais vivant chez toi, je croise souvent ton regard, en recherche d'harmonie, de calme et de stimulation. Tes yeux, me dit-on, étaient grands et clairs, grands-ouverts. Dans tes photographies abstraites, une autre de tes passions, tu cherches à déceler des formes concrètes. Pour toi, la dune ressemble à un oiseau, le sable séché prend les contours d'une madone. Tu composes en image, avec ce même amour de l'harmonie et de l'espace, tes proportions idéales.

Comme moi, comme tous, ici à Arles, tu es venu chercher la lumière. Héliotropisme et amour des vieilles pierres. Je sais que vous sillonniez souvent les villages de Provence, admirant l'asymétrie, le désordre accumulé des façades moyenâgeuses. Lors de vos voyages en Italie, tu guettais le bâti. Place Saint-Marc à Venise, tu disais à tes enfants « voyez-vous, ici, la répétition crée l'harmonie ». Ton regard vif qui se portait sur tout ne nous a jamais quitté, car ton architecture rend cette vision permanente. Tu n'as jamais rédigé de manifeste, persuadé de la nécessité d'adapter au mieux la construction à sa destination. Mais il me semble que ta maison personnelle parle aussi bien de toi et de ton architecture.

J'observe d'abord ton choix de la couleur : Chez toi les plafonds sont roses et les sols verts, il y a une colonne violette dans le salon, du rouge vermillon dans la salle de bain. Cet amour de la couleur, tu la partageais avec ton ami Robert Heams qui conçut notamment la décoration intérieure de la villa Benkemoun.

Ta maison reflète aussi l'envie d'espaces vastes, et d'une division douce, par le moins de portes possibles. Ici, comme dans la villa Benkemoun, les murs tendent vers le rond, les lignes s'évasent et se rétrécissent, comme des ondes rythmiques. Tu cherches l'organique et tu maximises l'ouverture vers l'extérieur, qui est sans doute ce pourquoi nous vivons ici, en Provence. Dans ton salon éclairé par une grande verrière, tu t'es amusé à quadriller le ciel toujours bleu de lignes de bois noir. Tu avais demandé à tes jeunes enfants de les composer avec toi. Dans le jardin tu as fait planter tes essences favorites : le magnolia ombrageant, et les cyprès graphiques. Tu as cet amour de la nature et du végétal. L'escalier hélicoïdal que tu as dessiné est vert gazon et ses marches sont en forme de feuilles d'arbre. Les papiers peints que tu choisis sont à motifs de néfliers.



Face au jardin, tu as conçu une bibliothèque évasée, rappelant aussi la forme de l'arbre. Il y a là des quantités inimaginables de livres, des textes accumulés pour votre curiosité et par votre attrait pour les autres cultures, celle de l'Inde notamment, que vous adoriez avant même que votre fille, ma mère, n'épouse un Indien. En face de la bibliothèque, tu as tapissé le mur d'un papier peint gaufré à motif de hiéroglyphes et accroché un grand masque de métal mexicain.

Dans tes projets, comme la Villa Benkemoun, tu as souvent repris l'idée du patio traditionnel d'Afrique du Nord, garnis de plantes méditerranéennes. Tu as toujours voulu ancrer l'ailleurs, et la modernité, dans l'ici et le maintenant. Admirant les vieilles bâtisses, tu t'interdisais de trancher trop fort, préférant comme à Gordes réinterpréter les pierres sèches des bories, ou à la villa Benkemoun le crépi traditionnel et les tours des pigeonniers provençaux. Sans jamais négliger les affres du mistral et du soleil intense dans l'orientation des constructions dans le paysage.

Lorsque c'était possible, tu prônais l'architecture participative. Avec les familles Benkemoun ou Bank, tu as su prendre ton temps et inviter les commanditaires à l'introspection. Durant 6 mois, tu leur as demandé de prendre des notes dans un cahier afin de mieux percevoir leurs besoins profonds. Avant de tirer des plans, tu voulais t'imprégner de leurs habitudes de vie. C'était donc l'envie de créer pour et avec eux des espaces qui leur ressemblent et qui les complètent. Tu savais que l'architecture est affaire intime et commune. Tu n'hésitais pas à faire confiance, dans le goût des autres, le talent des artistes. Celui de Guy Renne à qui tu confia la réalisation d'une fresque sur la façade de l'école Emile Loubet. Celui de Max Sauze dont les cheminées de métal spectaculaires que tu lui commandas paraissent toujours aussi « modernes » dans les villas Bank et Benkemoun.

Vivre chez toi, c'est écouter toutes ces fantaisies qui sont comme ta voix et celle de votre époque. Elles nous disent de ne rien prendre trop au sérieux, d'oser la différence, de rejeter l'uniformisation et de chérir la diversité. Savoir garder la grandeur de l'ancien mais oser faire autrement, savoir associer le design aux vieux meubles de famille, chercher sans cesse.

Ton architecture est nuancée, colorée et rythmique. Ta voie n'était pas celle de l'épure, si en vogue après toi. Ce white cube que tu refusais devait t'apparaître comme un trop grand silence. Toi qui aimais tant la musique. Toi qui écoutais Bach inlassablement avec ton épouse.

A croire que pour toi, l'architecture c'était aussi de la musique, avec ses respirations et ses vibrations intenses qui chantent encore à l'oreille de ceux qui savent les regarder.

JE ME SOUVIENS,

LA VILLA

par CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT, écrivain et directeur adjoint de la rédaction du Point

C'était un été après un enfermement qui n'avait que trop duré. Sensation de bonheur immédiate en retrouvant cette villa aux volumes souples, fluides, lumineuse, toute en courbes et contre-courbes, dynamiques mais apaisantes. L'air y circule, bienfaisant, les parfums du grand jardin aussi, avec les bruits des enfants qui plongent dans la fraîcheur de la piscine. Un peu de douceur dans un monde brutalisé... Un peu de rondeur dans une époque trop carrée. Souvenirs de mets simples et croquants partagés dans une pièce aux couleurs pop, de verres qui s'entrechoquent devant une cheminée feuilletée de métal, d'escaliers spirales suspendus d'où admirer les jeux de l'ombre et de la lumière avant de fermer les yeux. Il y avait là quelque chose de spatial aussi, de cosmique, ouvrant la possibilité d'un voyage, on ne sait pas où, on ne sait pas quand...



par MICHEL VAUZELLE, ancien Garde des Sceaux, président de Région, député et maire d'Arles

La maison de Pierre et Simone est à l'image de ce qu'étaient leurs cœurs : ouverte et lumineuse. Pour moi, comme pour ma femme Sylvie, et mes enfants plus tard, ils ont été une famille, celle que nous n'avions pas dans le Sud. Quand je suis arrivé à Arles en 1975, ils ont été les premiers à m'accueillir. Ils m'ont ouvert leurs bras et les portes de leur maison. Le samedi, après l'apéro au Waux-Hall nous prenions la route de Fourchon et nous débarquions avec nos bandes de copains, envahissant joyeusement la maison et le jardin. Jeune avocat au barreau de Paris, j'avais emmené déjeuner à la Villa les 12 secrétaires de la conférence des avocats et le bâtonnier. Nous étions au moins 15!!!

Je me souviens de journées où se mêlaient comme une grande famille les grands-mères, les enfants, Brigitte, Marc et Serge, la tante Liliane et Jean, le cousin, des amis d'ici et d'ailleurs, mon beau père Jacques Fauvet... Emile Sala était là aussi parfois, passionnant, simple et d'une infinie gentillesse.

Il me reste des images : Marie, ma fille, qui tombe bébé dans la piscine, et Simone qui plonge au fond de l'eau pour la sauver. Les enfants qui jouent au tir à l'arc dans le grand jardin avant que les arbres y soient plantés, ou qui peignent en jaune et vert la petite cabane en bois. Les matchs de l'OM que nous venions voir avec Pierre, parce que nous n'avions pas Canal+. Ses départs pour le Vélodrome avec mes deux fils. Les roses des sables de Simone et son élégance toujours.

Il me reste surtout les sourires de Pierre et Simone, qui furent pour moi comme des parents, et qui font de cette maison une image de la joie, de la générosité, de la simplicité et de la gentillesse. Une image de leur exemplaire humanité.

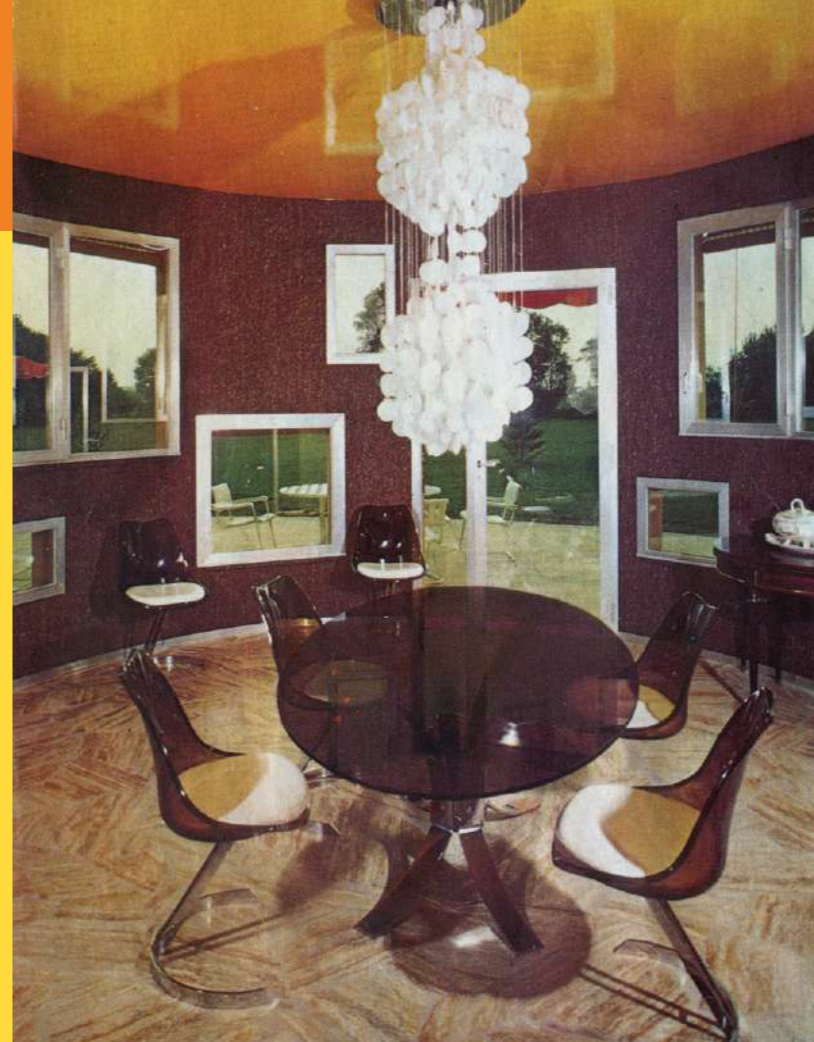
JE ME SOUVIENS, LA VILLA

par EMMANUEL CHAIN, producteur et journaliste

Mon premier souvenir de la Villa, c'est celui du sourire de Pierre et Simone m'accueillant dans leur cuisine un soir d'été, il y a une quinzaine d'années. Je passais le week-end chez mes amis, Thierry et Brigitte. Au bout du jardin de leur mas provençal, cachée derrière les arbres, la villa des parents de Brigitte. Je me souviens de la surprise qui fut la mienne à la découverte de la Villa, son architecture futuriste, ses rondeurs et ses volumes, mais aussi son harmonie. Semblable à l'harmonie qui se dégageait du couple que formaient Pierre et Simone. Ils étaient 2 mais ne faisaient qu'un, avec leur chaleur communicative, leur hospitalité, ce don de vous mettre immédiatement à l'aise, souvent autour d'un repas. La Villa reste indissociablement liée à ce souvenir, celui du partage, de l'ouverture et de la joie.

Brigitte et Thierry ont décidé, quelques années plus tard, de garder la Villa, que l'esprit de Pierre et Simone continuerait d'y vivre. Thierry, dont l'âme de décorateur n'a d'égale que son goût très sûr et son obsession pour le moindre détail, s'est plongé avec amour dans sa restauration. Brigitte, d'abord réservée, puis émue et heureuse, s'est laissée porter, avant de faire vivre la Villa aujourd'hui, lors d'événements privés ou publics, en mémoire de ses parents, en y apportant sa touche personnelle.

La Villa Benkemoun est un lieu unique. L'audace de Pierre et Simone, qui confièrent à Émile Sala la construction de cette villa à l'architecture des années 70, à la lisière de la ville d'Arles, rejoint celle des artistes, céramistes, sculpteurs, peintres, photographes, que Brigitte et Thierry invitent régulièrement à venir y exposer leurs œuvres. L'harmonie demeure et vit à travers le temps. L'harmonie des formes et des couleurs. Le blanc de la Villa, l'orange des années 70, le bleu de la piscine et du ciel de la Provence, le vert tendre des herbes coupées, chaque fois que j'arrive à la Villa, je sens quelque chose d'acidulé et de doux. Je suis toujours curieux de la découvrir, habillée de nouvelles œuvres, ou très simplement heureux de la retrouver, lumineuse et hospitalière. C'est un lieu ouvert aux autres, amis, visiteurs, amoureux d'Arles et de sa région, qui y découvrent l'un de ses trésors cachés. Un lieux ouvert aussi vers l'extérieur et la campagne provençale. J'ai eu la chance d'y habiter. C'est un lieu de vie, où il est bon de faire la fête. A l'occasion d'anniversaires mémorables, je me disais ces soirs d'été que Blake Edwards aurait pu y tourner « The party », s'il avait choisi Arles et la Provence. Conçue en 1974, à la fin des Trente Glorieuses, la villa Benkemoun perpétue cette illusion d'un monde joyeux, bienveillant, presque insouciant, havre de beauté et de rencontres.



par THORUNN ANSPACK, productrice

À peine entrée dans la Villa, en juillet 23, j'ai été saisie d'une émotion intense. J'avais l'impression, non seulement de me retrouver, comme par enchantement, dans les années 70, celles de mon enfance, et dans un lieu où chaque détail de la maison, dessinée par Émile Sala, avait été choisi avec amour. Je sentais les inspirations de Le Corbusier et d'Alvar Aalto, les mêmes maîtres qui inspiraient tant ma mère architecte. Et je passais mon temps à explorer chaque détail, recoin et objet de ce lieu si inspirant et magnifique. Cette semaine à la Villa Benkemoun restera gravée dans nos mémoires, un véritable enchantement hors du temps.

JE ME SOUVIENS, LA VILLA



par CHARLES-ELIE BENKEMOUN, JOSÉPHINE et PIERRE DEMAIZIÈRE, les petits enfants de PIERRE et SIMONE BENKEMOUN

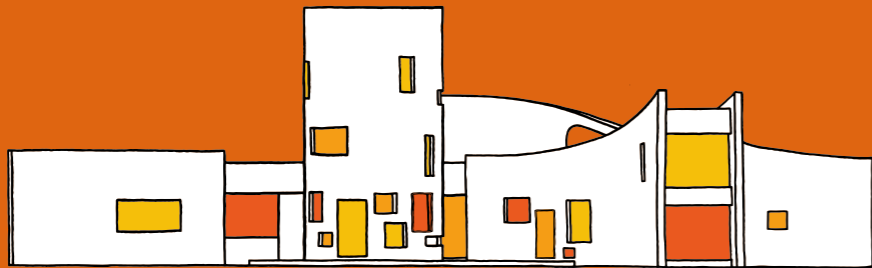
*Je me souviens du bonheur de l'arrivée, et du blues du départ.
Je me souviens du « les voilà! » de nos grands-parents qui veillaient tard dans la nuit pour ne jamais rater notre arrivée à Arles.
Je me souviens qu'avec Charles-Elie et Pierre, nous étions inséparables.
Je me souviens de notre cabane au fond du jardin. Le QG du trio!
Je me souviens de mon grand-père dans son bureau et de ma grand-mère dans sa cuisine.
Je me souviens qu'on disait grand-Pierre et de petit-Pierre.
Je me souviens des cours d'équitation à Maeva et de papy qui réussissait toujours à ramener les poneys dans le jardin : Moustique, Chocolat et je me souviens plus du 3^e.
Je me souviens du chat, initialement nommé Drogba, mais rebaptisé Zizou après le coup de boule, et à cause de son tempérament.
Je me souviens quand papy m'a appris que Drogba quittait l'OM. J'avais 12 ans et j'ai fondu en larmes dans ses bras.
Je me souviens qu'il avait repéré que j'avais le toucher de balle de Platini! J'avais deux ans...
Je me souviens du sapin de Noël derrière le billard, avec des dizaines de paquets alors que nous n'étions que trois.
Je me souviens d'une piscine qui débordait de bouées.*

*Je me souviens de la cuisine, une cuisine qui ne s'arrêtait jamais.
Je me souviens de toutes les recettes de mamy : le ceviche de saumon, les aubergines en papillotes, le fenouil et les betteraves au cumin, la chorba et les omelettes aux épinards.
Je me souviens aussi des cookies, recette longtemps restée secrète avant de découvrir qu'elle achetait des sachets Herta.
Je me souviens des petits ballons-grands ballons : c'étaient des boulettes aux petits pois.
Je me souviens de sa confiture de figue.
Je me souviens de cette soirée où nous avons organisé un restaurant sur la terrasse et invité toute la famille : Pierre faisait le service, il y avait le pain-surprise de Jo, et il me semble que j'avais cuisiné une bolognaise.
Je me souviens de leurs 50 ans de mariage, des pois chiches au cumin de Papouli, et du plus grand couscous que j'ai jamais vu.
Ah oui, je me souviens de son couscous, le meilleur du monde.
Je me souviens des glaçons gourmands, le fameux tour de magie de papy et son excuse préférée pour manger des chocolats.
Je me souviens quand il passait le tracteur dans le jardin.
Je me souviens des brushings de mamy toujours impeccables.
Je me souviens du bruit, le bruit du bonheur.
Je me souviens des Météorites Guerlain dans la salle de bain de Mamie.
Je me souviens qu'elle m'appelait « ma chatte » et qu'à l'adolescence, j'ai commencé à trouver ça étrange.
Je me souviens que mon grand-père était macho mais qu'il détestait que je le lui dise.
Je me souviens de la gentillesse de Tata Nénette qui ne disait jamais non.
Je me souviens qu'on appelait la villa « Grand-Mas » et notre maison « Petit-Mas ».
Je me souviens qu'à peine réveillé, je courais à la Villa petit déjeuner avec ma grand-mère, et lire la page foot de la Provence avec mon grand-père, sans même dire bonjour à mes parents.
Je me souviens des sandwiches au pâté que nous préparait mamie quand on partait voir l'OM au stade Vélodrome.
Je me souviens qu'à chaque fois que mes amis venaient, mon grand-père ne pouvait pas s'empêcher de sortir les photos de famille.
Je me souviens qu'il était très fier quand mon père faisait visiter sa maison.
Je me souviens du cousin Dédé qui arrivait sans prévenir, et qu'une heure après son arrivée, on le découvrait assis sur la terrasse.
Je me souviens que mes grands-parents roulaient en Jaguar et votaient à gauche.
Je me souviens de ma grand-mère qui jouait au bridge en ligne sur le fauteuil orange.
Je me souviens de la passion de papy pour eBay et sa joie d'y faire de bonnes affaires.
Je me souviens d'une maison qui respirait le bonheur.
Je me souviens d'une grande et belle famille qui habitait dans cette maison.
Je me souviens aussi des derniers instants de ma grand-mère dans sa maison, dans sa chambre, dans son lit.
Je me souviens que cette maison était la plus chaleureuse quand elle était remplie et la plus triste quand ils sont partis.*

L'EXPOSITION

1974: PASSE, PRESENT, FUTUR

par RAPHAEL GIANNESINI, commissaire l'exposition



**POUR CÉLÉBRER LES 50 ANS
DE LA VILLA BENKEMOUN, RAPHAEL GIANNESINI
S'EST CONFRONTÉ À UNE ÉPOQUE,
SES MYTHOLOGIES ET SES RÉALITÉS,
UNE ARCHITECTURE UTOPIQUE
ET UNE HISTOIRE FAMILIALE.
SOUS SA DIRECTION, CRÉATEURS D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI RECOMPOSENT L'ANNÉE 74.**

Entre un moment révolu et un présent à venir, la Villa Benkemoun, œuvre d'architecture totale et utopie domestique à Arles, se dresse parmi les mas provençaux, semblable à une vision du futur. Célébrer l'anniversaire de ce projet, passé en cinquante ans d'une maison familiale à une institution culturelle, c'est revenir à ses racines, à cette année 1974, lorsque Simone et Pierre Benkemoun, portés par une croyance en un avenir toujours meilleur, confièrent leur optimisme à Émile Sala, architecte d'un modernisme tardif, bâtisseur de nouvelles formes de vie. Ouvrant pour la première fois l'intégralité de ces espaces au public, la Villa Benkemoun se propose aujourd'hui, par une exposition événement, de raconter la fabrique de son histoire en la reliant à celle de son époque. « 1974 : passé, présent, futur » se focalise ainsi sur ces 365 jours, qui donneront non seulement naissance à cette Villa, mais aussi à une multitude d'événements, de formes et de possibles, dont l'influence perdure encore aujourd'hui dans l'écriture de notre actualité. Ce voyage des arts à travers cette région du temps réunira des créateurs historiques mais aussi actuels, dont les prophéties plastiques et les relectures contemporaines deviennent, au contact de cette architecture si singulière, autant de scénarios inventant des manières de réhabiter le monde.

Fidèle aux principes du Corbusier, la Villa Benkemoun est une machine à vivre, répondant à l'ensemble des besoins d'une famille moderne : confort, autonomie et distinction. Un réseau d'ambiances et d'univers, compartimenté en pavillons, organise la cosmologie de cette maison-monde. À chacun sa chambre, à chacun sa salle de bain ; dans la Villa, la famille forme un noyau qui s'atomise pour permettre la subjectivisation et l'épanouissement personnel de ses membres. Reculée mais autosuffisante, la maison s'opère, seule ou en groupe, telle une station de contrôle, où à travers divers postes d'observation - radio, télévision, fenêtres ou terrasse - le monde extérieur est absorbé, pacifié et consommé. La nouvelle sphère domestique propulse ses usagers vers une dimension parallèle, où flottent à l'intérieur de son enveloppe des habitants confinés à leurs rêves. La Villa Benkemoun est la gardienne d'une époque érigée sur des promesses ; dans ses murs, elle tente de retenir un univers en fuite, qui semble déjà disparu. « 1974 : passé, présent, futur » est un retour en avant sur une année pivot qui marqua l'apogée autant que les limites des illusions d'un espace-temps qui se pensait infini.



Au rez-de-chaussée, un ensemble d'œuvres viendra sonder les songes de cette Villa. Née d'un mariage entre utopies radicales et mythologies héritées des Trente Glorieuses, ses fondations reposent sur l'obsession du siècle : le progrès. De la Citroën CX à la carte à puce, ce slogan traverse l'ensemble des innovations, véritables ou factices, d'une civilisation qui s' imagine nouvelle et qui, revenant du pire, concourt désormais au meilleur. Sans passé, le présent d'hier se décline en un espace spéculatif prospérant au travers d'un futur qu'il anticipe et d'un espoir qu'il marchandise. Effacer la distance, supprimer le temps, se libérer des normes et de la morale, « être moderne », c'est chercher les limites pour ne plus jouir que du spectacle de leur dépassement. Productivité, vitesse, croissance sont les piliers d'un mouvement dont les moyens, se substituant aux fins, cherchent leur bonheur dans un usage totalement débridé du monde. Après les terres, en 1974, c'est l'exploitation des airs qui s'accélère : l'homme a déjà marché sur la lune, lorsque, en France, on inaugure Roissy Charles de Gaulle. Le Concorde, fleuron super-sonique de l'industrie franco-britannique, le 14 avril 1974, établit un record de vitesse ; il s'apprête à relier, dans une vision de l'espace unifié, Paris à New York en seulement 3h30. Dans cette inflation des formes et des flux, le fantasme d'un être en expansion, augmenté par les machines et les gadgets, inaugure l'ère de la cybernétique. L'accélération des progrès techniques et scientifiques précipite le réel vers la fiction. Et à mesure que la copie précède l'original ou que la carte devance le territoire, le présent semble désormais rejoindre le futur pour s'y confondre. Passant de l'idée au prototype, de l'architecture à la maquette, du proche au lointain, les œuvres de cette partie se jouent des échelles, des disciplines et des statuts. À travers différents objets majeurs du design industriel comme ce canapé de Joseph-André Motte conçu pour Roissy Charles de Gaulle, ou des artistes phares de l'époque tels qu'Alain Jacquet, Sergio Sarri, Pierre Vasarely, leurs créations racontent autant la mutation de l'homme, l'agrandissement de ses possibles que la réduction de la planète en un espace domestiqué et globalisé, par lequel l'inconnu abolit et instaure une révolution des savoirs et des imaginaires.

À l'étage, l'actualité du passé fait irruption à l'intérieur de la Villa. En crise, le réel de l'année 1974 emporte les certitudes autant que l'insouciance de cette ère de prospérité. La mort soudaine de Georges Pompidou, le 2 avril, précipite le cours du temps : les Français, rappelés aux urnes, sont invités à se choisir un futur. Exposées dans la Villa, des affiches électorales lacérées par Jacques Villeglé ponctionnent le réel de l'époque pour venir témoigner des affrontements politique et idéologiques qui marquèrent cette campagne. Malgré une gauche unie sous le programme commun de François Mitterrand, la première candidature écologiste de René Dumont ou celles poujadistes de Jean-Marie Le Pen, c'est le libéralisme pro-européen de Valéry Giscard d'Estaing qu'on plébiscite. La France se gouverne désormais au centre et place enfin au cœur des débats le combat pour les droits des femmes. Cette année-là, Simone Veil, à l'Assemblée, légifère devant un parterre d'hommes sur le droit à l'interruption volontaire de grossesse. L'exposition célèbre cette avancée, aujourd'hui inscrite dans la constitution, en lui dédiant une chambre de la Villa. Par le travail de travestissement de Michel Journiac, et sa série « 24h dans la vie d'une femme ordinaire », ou les autofictions photographiques de Nicole Gravier et d'Elsa et Johanna, la représentation des genres et l'aliénation des femmes à des rôles et des imaginaires uniquement domestiques ou maternels se trouvent questionnés.

L'accrochage rend ici hommage à cette lutte où le corps féminin, prisonnier d'un déterminisme social et pictural, devient le lieu d'une réappropriation nécessaire.

ARTISTES EXPOSÉS

ABSALON, DANAÏ ANESIADOU, A.N.T FARM, ATELIER BAPTISTE & JAÏNA, BÉATRICE BALCOU, BERGER & BERGER DEBORAH BOWMANN, MARION CHAILLOU, ISABELLE CORNARO, PAUL CRÉANGE, FRANÇOIS CURLET, NOËL DOLLA, RODRIGUE DE FERLUC & JULIETTE GEORGE, ELSA & JOHANNA, HÉLÈNE FAUQUET, JAMES FULLER, TOM GIAMPIERI, NICOLE GRAVIER, ALAIN JACQUET, MICHEL JOURNIAC, ROMAIN LA-PRADE, TOMMY LECOT, MURIEL LERAY, INDIA MAHDAVI, ENZO MARI, OCTAVE MARSAL, OLIVIER MILLA-GOU, JOSEPH-ANDRÉ MOTTE, OLIVIER MOURGUE, VERNER PANTON, CLAUDE PARENT, RM, SERGIO SAR-RI, , RA-PHAEL SITBON, MARIUS STEIGER, VICTOR VASARELY, VALENTIN VERT, MAURIZIO VETRU-GNO JACQUES VILLEGLÉ, BARBARA VISSER, ANDY WARHOL.



LA MATERNITÉ



LAVORTEMENT

^ MICHEL JOURNIAC

« 24h dans la vie ordinaire d'une femme ordinaire »

Tampon d'atelier. 28x27,5 cm

42 tirages barytés noir et blanc sur papier Ilford warm tone, 255g

Courtesy galerie Christophe Gaillard

< JOSEPH-ANDRÉ MOTTE

Roissy Sofa & Table, 1972 Plas+c, foam, original vinyl

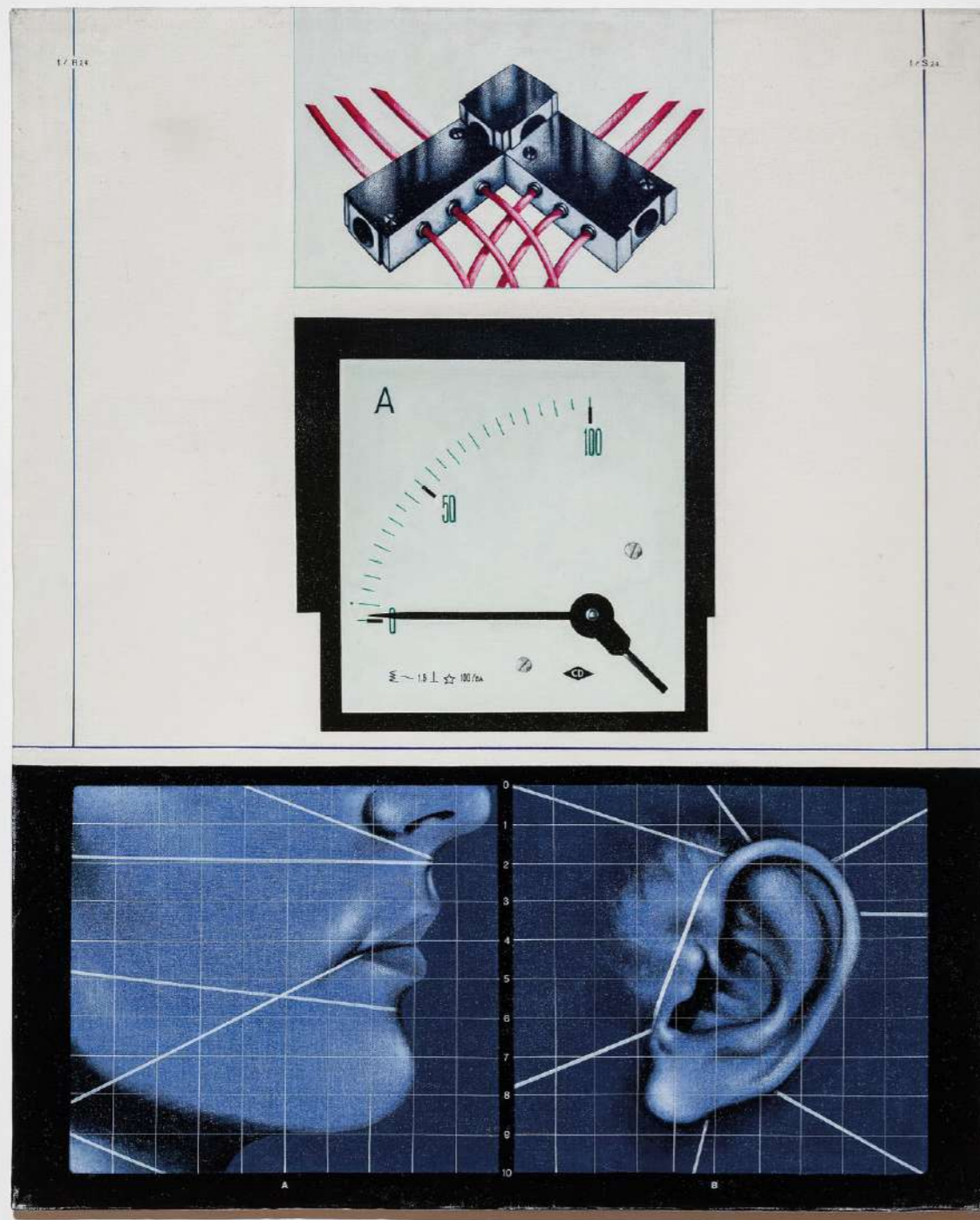
Sofa as shown (14 pieces):

66H x 400 x 300 cm

20H x 104 x 75 cm

Originally designed for Roissy Airport, France

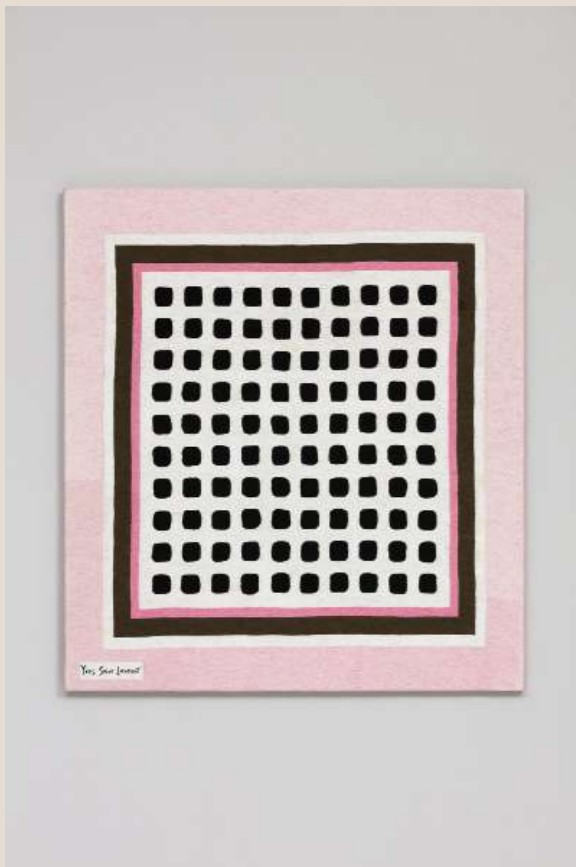
VGRANDE TAVOLO D'ANALISI, 1971, 1972
 Manometro A, 1973
 ≈90x45x1,3cm
 Courtesy galerie Fitzpatrick



^R.M.
 Aspiratutto3
 Crédit Nilo Mottura_Design Beppe Benenti

> HÉLÈNE FAUQUET
 background reflecting the foreground III, 2020 UV print on wood
 90x45x1,3cm
 Courtesy galerie Edouard Montassut





^ MAURIZIO VETRUGNO
Yves Saint Laurent
Embroidered Scarf
80 x 80 cm

^ MAURIZIO VETRUGNO
Miss Dior
Embroidered Scarf
80 x 80 cm

Enfermée entre le premier choc pétrolier de 1973 et le second de 1975, l'année 1974, marquée par la soudaine montée des prix, signale la fin du miracle économique et de sa croissance illimitée. Bâtie sur une ère de l'abondance et une culture du gaspillage, la société des loisirs doit désormais se réinventer face à la pénurie qui s'installe. Si la France n'a certes plus de pétrole, elle pense encore posséder des idées. Le Plan Messmer se relance ainsi, avec d'une part la construction d'un parc nucléaire et d'autre part une série de mesures de sobriété visant à retrouver une forme d'indépendance énergétique. À Claude Parent, on confie la tâche d'imaginer de toutes nouvelles centrales devant se fondre dans le paysage français. Fruit de cette foi en une ressource bon marché et décarbonée, plusieurs dessins de ces nouvelles cités de l'atome, image d'un idéal, s'exposeront dans une chambre consacrée aux énergies. Dans celle-ci, des monochromes de Tom Giampieri, irisés par des nappes d'huile incandescente, évoquent la matérialité d'un pétrole aussi toxique qu'hypnotique. Une transition énergétique implique toujours une mutation des imaginaires : tout comme du charbon au pétrole, le passage du pétrole au nucléaire redessine les représentations collectives d'un âge de la locomotion dont le carburant forge l'identité.

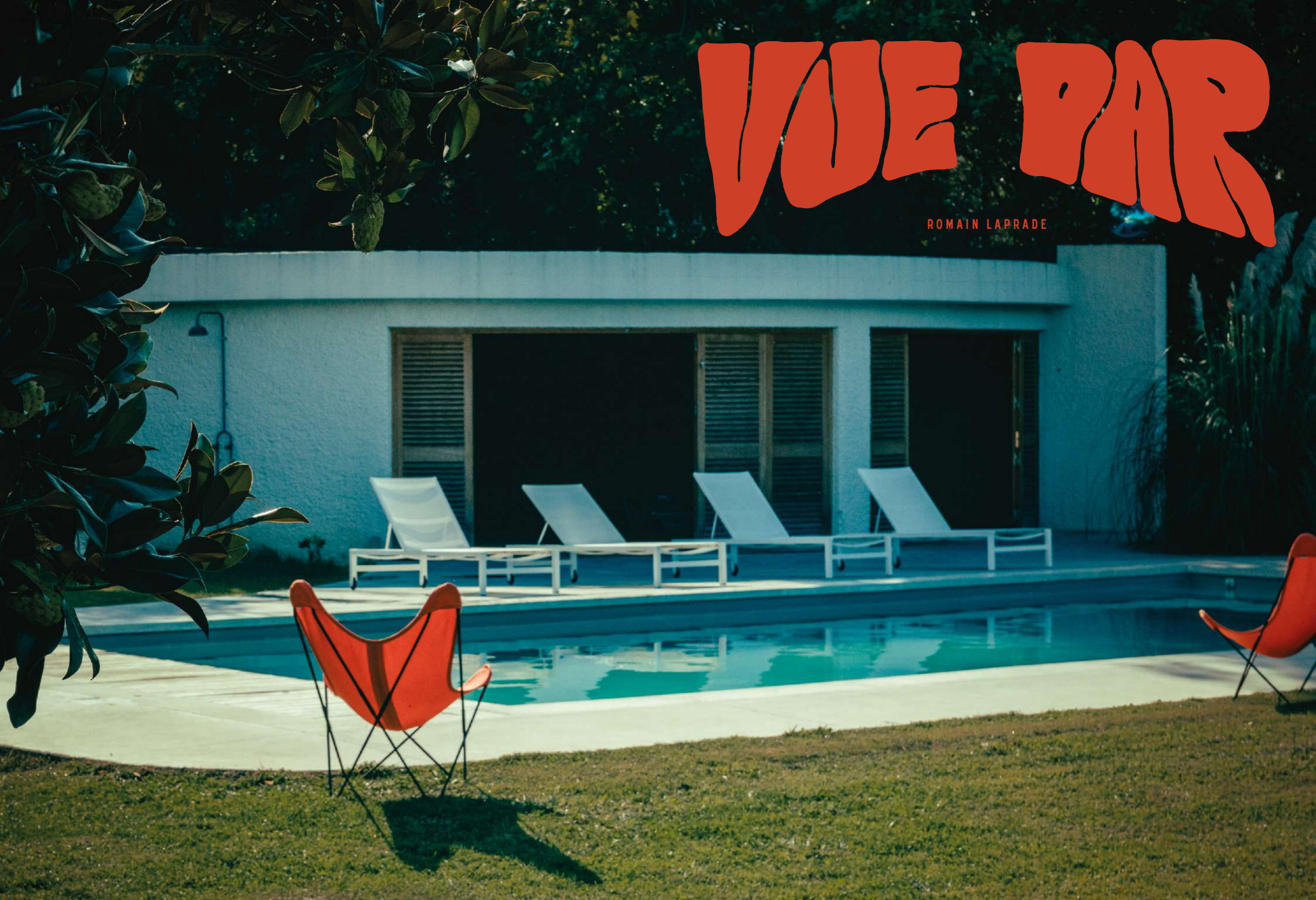
De même, si le chimiste Paul Flory déclarait lors de la remise de son prix Nobel en 1974, « On se souviendra de nous comme de l'ère des polymères », avec le choc pétrolier, c'est toute la filière pétrochimique qu'on commence pour la première fois à questionner. Enzo Mari, d'obédience marxiste, s'élève fermement ainsi contre la surutilisation du plastique et sa standardisation des objets et des usages. À travers son projet radical « Autoprogettazione », il vise à repenser l'ensemble de la chaîne industrielle en réorganisant les liens entre production, distribution et consommation. Via un manuel accessible à tous, Mari propose de partager les mesures et les plans d'une série de meubles facilement réalisables avec des planches de bois standard et du matériel de bricolage courant. Précurseur du « Do It Yourself », cette économie du savoir, couplée à une nouvelle écologie des formes, définit un modèle auquel il est nécessaire de se reconnecter aujourd'hui. Dans le cadre de notre exposition, l'intérieur de la Pool House, continent détaché de la Villa, accueillera ainsi, de la chaise au lit, une partie de cette collection, mais réinterprétée par des artistes contemporains. Associant à cette démarche, celle du mouvement Supports/Surfaces, notamment à travers des croix rapiécées de Noël Dolla, cette histoire artistique, qui s'opposa au Pop Art et à sa fétichisation matérialiste, jette les bases d'une communauté plus large d'artistes prônant hier comme aujourd'hui les principes poétiques et écologiques d'une décroissance formelle.

Au-delà de notre présent, il existe une multitude de futurs du passé. Suspendus, ils vivent quelque part, logés dans un espace perpendiculaire au nôtre. Alors que le présent s'écoule, ce futur en attente, s'arrête d'exister, afin de persister d'une autre manière. Tel est le destin de la Villa Benkemoun. À la confluence du rêve et du réel, la maison idéale, réside au stade du fantasme. Elle se présente comme le souvenir d'un possible inaccompli, dont les étagères se remplissent de livres aux fins inachevées. Enchevêtrée dans le tissu complexe de son temps et de son espace fait de trames superposées, l'exposition s'attache à explorer et à exposer une multitude de possibles, d'embranchements alternatifs et de voix dissonantes d'une année 1974 qui, dans sa bascule, aurait pu faire émerger un autre destin du monde.

« 1974 : passé, présent, futur » fait ainsi de la Villa Benkemoun un observatoire des rêves désactivés et un point de départ vers des futurs à venir.

VUE PAR

ROMAIN LAPRADE















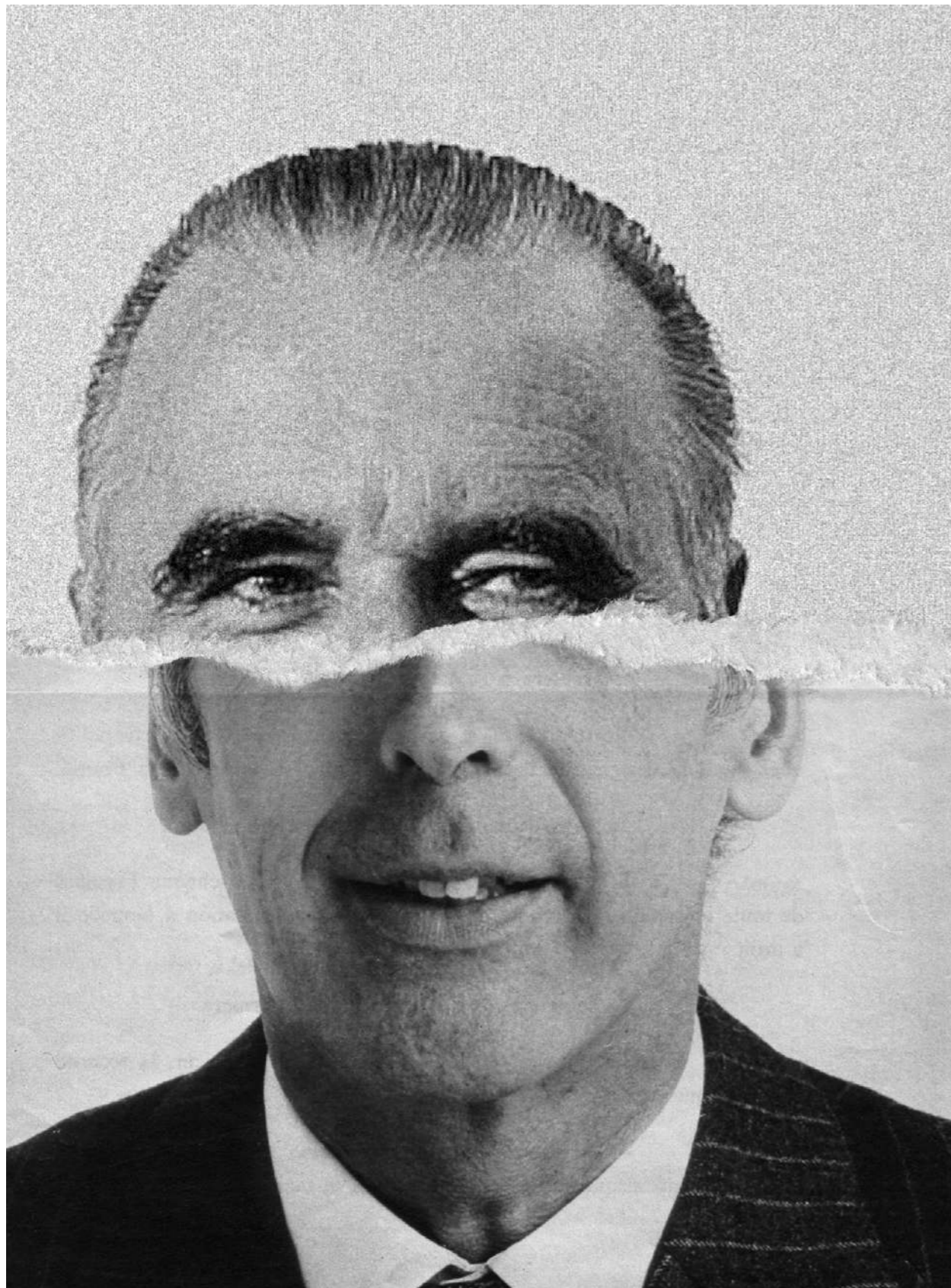
Création française depuis 1970



INDIES

WWW.INDIES.FR





1974,

L'ANNÉE DE RUPTURE

par THOMAS LEGRAND

D

ans l'histoire de la V^e République, 1974 est une étape, un moment clé qui, pour notre mémoire collective n'apparaît pourtant pas comme un point de rupture.

D'ailleurs, Valéry Giscard d'Estaing, élu cette année-là président de la République n'avait-il pas été ministre sous de Gaulle puis Pompidou ?

Pourtant 1974 est une année de bascule à bien des égards. Et ce n'est pas parce que l'on célèbre les 50 ans de Villa

Benkemoun que l'observateur de la vie politique que je suis se livre à un exercice de style sur 1974 « année cruciale » comme on tenterait de réunir tous les événements marquants de 1973 (premier choc pétrolier) ou 1975 (création de Microsoft) afin de justifier artificiellement le caractère bien singulier d'une année opportunément «exceptionnelle!».

Non, 1974 est vraiment une année spéciale, la fin d'une ère, le début d'une autre : Institutionnelle d'abord. En 1969 - et ce n'était pas évident pour tout le monde - la V^e République a démontré qu'elle pouvait survivre au général de Gaulle. En 1974, c'était encore moins évident,

elle démontre qu'elle survit au gaullisme. Mais surtout c'est cette année-là que notre Constitution est entrée dans la modernité démocratique. Valéry Giscard d'Estaing en bon libéral politique est à l'initiative d'une réforme des institutions assez peu spectaculaire pour le grand public mais primordiale : en accordant le droit de saisine du Conseil constitutionnel à une minorité de parlementaires (c'est-à-dire à 60 députés ou sénateurs), la révision du 29 octobre 1974 a consacré le premier des droits de l'opposition parlementaire et, dès lors, donné naissance en France à la justice constitutionnelle. La démocratie devenait adulte. Avant 1974, seul l'exécutif pouvait saisir cette juridiction particulière chargée d'apprécier la conformité des lois à la Constitution. Pour de Gaulle, en réalité, le Conseil constitutionnel devait surtout être une maison de retraite pour René Coty et tous les futurs ex-présidents de la République.

De Gaulle à L'Elysée s'était occupé de la France, l'avait sauvée (une deuxième fois) en 1958. Georges Pompidou s'était occupé des Français, en s'intéressant aux infrastructures du pays, Valéry Giscard d'Estaing, lui, avec la réforme du divorce, l'abaissement de l'âge du droit de vote (de 21 à 18 ans) et surtout avec la loi Veil sur l'avortement fait franchir une étape « sociétale » (le terme n'était pas utilisé à l'époque) à l'action politique française.

Ces lois, imposées par la victoire culturelle de la gauche après 1968, font entrer la France dans une certaine modernité et permettent, sans d'ailleurs que ce soit une stratégie consciemment établie, d'inaugurer une série d'avancées qui ne coûtent rien au budget de l'État, qui ne remettent que marginalement en cause les structures économiques, au moment même où, un an avant le premier choc pétrolier, on perçoit bien que les avancées sociales, la redistribution, toujours plus, des fruits d'une croissance va forcément s'étioler et deviendra plus aléatoire. Le sociétal pour compenser le social. Cette compensation du social par le sociétal se paiera politiquement cash par la droite « éclairée » sept ans plus tard avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Remarquons d'ailleurs qu'après le rattrapage social que constituèrent les mesures sociales de 1981, la gauche, à son tour, n'ayant plus rien à distribuer en 1983, se livrera, avec l'antiracisme et le Pacs, à la même substitution de priorité en matière de modernité. 1974 c'est aussi le premier moment de prise de conscience de ce que l'on appellera beaucoup plus tard « la finitude du monde ». La « chasse au gaspi » post-premier choc pétrolier peut nous paraître aujourd'hui assez ridicule (« En France on n'a pas de pétrole mais a des idées »), on ne mesure pas la rupture intellectuelle que constitue l'émergence de l'idée selon laquelle les ressources énergétiques ne sont pas infinies. René Dumont, premier candidat éco-

logiste en 1974 avait certes fait un score dérisoire mais ses discours avaient impressionné une bonne partie de la population. Nous étions 4 ans après le Club de Rome et le rapport Meadows. En 1970 s'étaient réunis à Rome des hauts fonctionnaires, des scientifiques, des économistes du monde entier. Ils avaient pour la première fois introduit l'idée que la croissance globale de nos économies pouvait être dangereuse pour l'équilibre de la planète. On ne parlait pas encore de réchauffement et dans l'esprit de la gauche et de la droite française, cette histoire de pénurie énergétique ne signifiait pas que l'énergie carbonée, en elle-même, était néfaste. Mais c'est bien en 1974 que l'on peut dater les premières mesures et les premiers discours basés sur un rapport critique envers la croissance. Un autre événement, en apparence mineur, et datant de 1974, donne corps à l'idée de cette année point de bascule. Le premier janvier 1974 entrait en vigueur la loi sur l'obligation (au début, certes, toute relative) du port de la ceinture sécurité en voiture. Avec Georges Pompidou (qui, s'agissant de la voiture ne voulait pas « emmerder les Français ») finissait l'ère du « jouir de la croissance » sans entrave ». On n'a plus conscience aujourd'hui de la virulence du débat sur l'obligation du port de la ceinture dans la société. « Atteinte insupportable à nos libertés », hurlaient les opposants à cette mesure. 1974 : 13 327 morts sur les routes. Aujourd'hui, avec trois fois plus de

véhicules, nous en sommes à moins de 3 000. 1974 c'est l'année de la prise de conscience.

Un autre exemple de 1974, passage d'une époque de shoot inconscient de croissance à celle qui finira par consacrer le principe de précaution : la généralisation de la limitation – hors autoroute- à 90 km/h.

L'ensemble des événements, majeurs ou mineurs, de cette année où l'on rêvait encore de progrès et de mesure, annonce quand même par petites touches, le début de l'ère des crises (depuis 1974, la France n'a plus eu de budgets excédentaires). Voilà sans doute pourquoi l'insolente architecture de la villa Benkemoun, toute en courbes qui se défie de la rationalisation de l'espace, en matériaux qui ne se préoccupent pas de leur capacité d'isolation, suscitent chez le visiteur du XXI^e siècle, plus âgé que la maison, une nostalgie de l'esthétique de son enfance, et d'une époque qui allait sortir, comme nous, tout juste ados, de l'insouciance. ■

1974,
**ANNÉE
VEIL**

par ELISE KARLIN

**JE VOUS PARLE D'UN TEMPS QUE MÊME LES MOINS
DE VINGT ANS CONNAISSENT PARFAITEMENT.
QUELLE FEMME IGNORE, CINQUANTE ANS
PLUS TARD, QU'EN 1974, SIMONE VEIL OBTINT
LA LÉGALISATION DE L'AVORTEMENT ?
LE COMBAT DES FEMMES POUR CONQUÉRIR
LEURS LIBERTÉS ET LA RECONNAISSANCE DE
LEURS DROITS N'A JAMAIS CESSÉ, MAIS CETTE
ANNÉE-LÀ RESTE LA PLUS EMBLÉMATIQUE
DES VICTOIRES FÉMINISTES.**

C'est juste une photo, une image en noir et blanc - à la tribune de l'Assemblée nationale, une femme pose la main sur ses papiers, chignon impeccablement lissé, long rang de perles sur son chemisier. Il existe de cette femme des milliers d'autres clichés mais celui-là est entré dans l'histoire, et il suffit de l'apercevoir pour le situer dans le temps, précisément, sans hésiter ni risquer de se tromper. Nous sommes le 26 novembre 1974. Dans quelques instants, Simone Veil va prononcer l'un des discours le plus marquants de la Ve République, qu'elle ouvre en s'excusant de vouloir partager « une conviction de femme » avec un hémicycle presque exclusivement masculin : « Aucune femme ne recourt de gaîté de cœur à l'avortement. C'est toujours un drame, et cela restera toujours un drame. » Ministre de la Santé, elle défend devant le parlement un projet de loi qui légalise l'interruption volontaire de grossesse, l'une des promesses de campagne du président de la République, Valéry Giscard d'Estaing. Après trois jours de débats d'une violence inouïe, d'insultes et de menaces, tandis que les militants de l'association ultra-catholique Laissez-les-Vivre égrènent prières et chapelets à l'extérieur du Palais Bourbon, le texte est adopté le 29 novembre 1974 à 3h40 du matin par 284 voix contre 189. Aux femmes qui se réjouissent, « Nous avons gagné ! », la philosophe Simone de Beauvoir lancera cet avertissement, rapporté par son amie l'écrivaine Claudine Monteil : « Nous avons gagné, mais temporairement. Il suffira d'une crise économique, politique ou religieuse pour que les droits des femmes, nos droits, soient remis en question. Votre vie durant, vous devrez rester vigilantes. » L'histoire lui a donné raison : un demi-siècle plus tard, l'IVG est menacé un peu partout dans le monde, en Europe comme aux États-Unis. Pour garantir aux Françaises la liberté d'avorter, elle est inscrite dans la Constitution le 8 mars 2024. Mais 50 ans après, la photo de Simone Veil demeure l'instantané le plus symbolique des victoires du féminisme contemporain.

«**Nous ne faisons pas croisade pour l'avortement**»
Pourtant, 1974 est aussi l'année de la création du secrétariat d'État à la condition féminine, attribué à Françoise Giroud pour lutter contre les discriminations dont les femmes continuent d'être victimes. En 2024, qui s'en souvient ? Françoise Giroud est restée dans la mémoire collective comme la journaliste qui co-fonda le magazine l'Express au côté de Jean-Jacques Servan-Schreiber, avec lequel elle entretint une liaison tumultueuse, passionnée et désespérée. Plus de soixante ans après leur rupture, au terme de laquelle elle tenta de se suicider, la première occurrence associée à son nom sur Google renvoie toujours à ses amours : « Qui est l'amant de Françoise Giroud ? » Et aucune féministe ne revendique aujourd'hui d'inscrire ses pas dans ceux de l'ancienne secrétaire d'État, alors qu'elle passa 3 ans au gouvernement. En revanche, pour des générations de femmes, quel que soit leur âge, Gisèle Halimi reste une égérie, à double titre : comme avocate du procès de Bobigny, où elle obtient, en 1972, l'acquittement de Marie-Claire Chevalier, enceinte à la suite d'un viol et coupable d'avoir avorté à 16 ans ; comme militante infatigable et intraitable de la cause féminine, qu'elle a passé sa vie à défendre. Il faut la regarder et l'écouter, le 8 janvier 1974, pendant l'émission Aujourd'hui Madame diffusée par l'ORTF, répondre d'une voix douce et tranquille à une invitée qui l'interpelle sur « le meurtre » du fœtus : « Je le dis, je le répète et je le répèterai autant de fois que j'en aurais la force : nous ne faisons pas de croisade pour l'avortement - nous nous battons pour que les femmes soient libres de choisir leur maternité (...) Si vous entendez, madame, ne jamais avorter et avoir un enfant chaque fois que vous avez un rapport sexuel, c'est votre affaire. Ce qui est intolérable, c'est que vous, ayant fait ce choix, ayez la prétention de l'imposer aux autres. »



« JE LE DIS, JE LE RÉPÈTE ET JE LE RÉPÈTERAI AUTANT DE FOIS QUE J'EN AURAIS LA FORCE : NOUS NE FAISONS PAS DE CROISADE POUR L'AVORTEMENT - NOUS NOUS BATTONS POUR QUE LES FEMMES SOIENT LIBRES DE CHOISIR LEUR MATERNITÉ (...) SI VOUS ENTENDEZ, MADAME, NE JAMAIS AVORTER ET AVOIR UN ENFANT CHAQUE FOIS QUE VOUS AVEZ UN RAPPORT SEXUEL, C'EST VOTRE AFFAIRE. CE QUI EST INTOLÉRABLE, C'EST QUE VOUS, AYANT FAIT CE CHOIX, AYEZ LA PRÉTENTION DE L'IMPOSER AUX AUTRES. »

GISÈLE HALIMI



La radicalité des militantes 2.0

Si la légalisation de l'avortement marque à jamais l'année 74 d'un poing levé, la bataille, initiée par Olympe de Gouges en 1791 dans sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, est loin d'être terminée. Après la lutte pour leurs droits civiques et l'obtention du droit de vote en 1944, les femmes se sont battues contre le patriarcat, puis pour la liberté à disposer de leur corps, puis pour leur émancipation économique, puis pour la parité en politique, puis aujourd'hui contre les violences sexistes et sexuelles... La dernière révolution féministe a pris la forme d'un hashtag : #MeToo, abondamment relayés par les réseaux sociaux ces dernières années, a remplacé les manif du MLF, et la radicalité des militantes version 2.0 colle à la dureté de l'époque. A ceux qui s'interrogent sur l'opportunité d'un déchainement de haine contre les hommes, elles opposent des siècles d'abus de pouvoir, de silence et d'indifférence. Elles ébranlent un à un tous les bastions de la domination masculine, au point que l'internationale de l'extrême-droite européenne, qui a réuni à Madrid en mai 2024 les dirigeants de ses principaux partis, a fait de la lutte contre « le suprémacisme féministe » l'une de ses priorités. Raison de plus pour ne pas renoncer, aurait dit Simone Veil, qui lança un jour aux amis de Jean-Marie Le Pen venus la menacer pendant une réunion publique : « Vous ne me faites pas peur, pas peur du tout... J'ai survécu à pire que vous ! Vous n'êtes que des SS aux petits pieds. » Les ennemis de 1974 n'ont pas désarmé ; les combattantes de 2024 sont prêtes à les tailler en pièces. ■

1974,

ANNÉE JOYEUSE

interview PASCAL BRUCKNER



@Sophie Bassoul

EN 1974, PASCAL BRUCKNER EST ENCORE ÉTUDIANT EN PHILOSOPHIE ET IL TERMINE SA THÈSE SOUS LA DIRECTION DE ROLAND BARTHES. IL SERA BIENTÔT RATTACHÉ À CES JEUNES INTELLECTUELS QU'ON APPELLE « NOUVEAUX PHILOSOPHES ». A L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON DERNIER LIVRE, « JE SOUFFRE DONC JE SUIS », L'ÉCRIVAIN, PHILOSOPHE, ET MEMBRE DU JURY GONCOURT, REVIENT SUR LE DÉCALAGE ENTRE 1974 ET 2024 : UNE ÉPOQUE INSOUCIANTE, DEVENUE 50 ANS PLUS TARD « SOCIÉTÉ DU SANGLOT ».

Brigitte Benkemoun : En 1974, qui est Pascal Bruckner ?

Pascal Bruckner : J'ai 25 ans, Je termine mes études et ma thèse sur Charles Fourier, sous la direction de Roland Barthes. C'est à peu près mon seul souvenir ! J'ai envie de voyager, de quitter la France. Je sors difficilement de l'adolescence - je suis vraiment le produit de mon époque...

B.B. : C'est-à-dire ?

P.B. : Immature, gâté, narcissique... Mais l'époque était joyeuse. Aujourd'hui, l'ambiance est un mélange de colère et de puritanisme.

B.B. : La génération qu'on a appelée « les nouveaux philosophes » vient plus tard ?

P.B. : Un an plus tard : André Glucksmann l'initie avec *La Cuisinière et le mangeur d'hommes*, qui paraît en 1975. Il a 38 ans. Bernard-Henri Lévy publie, lui, *La barbarie à visage humain* en 1977, et j'arrive en 1983 avec *Le sanglot de l'homme blanc*. J'ai été rattaché à eux de façon un peu abusive, mais j'en étais très content. Aujourd'hui ces « nouveaux philosophes » sont un peu usés...

B.B. : Y en a-t-il de nouveaux ?

P.B. : Très peu : seul me vient à l'esprit Nathan Devers, l'auteur de *Penser contre soi-même*... Les jeunes philosophes d'aujourd'hui sont beaucoup moins engagés que nous l'étions ; ils se spécialisent dans le développement personnel, les questions pratiques et sont sur le plan politique d'un conformisme époustouffant

B.B. : En 1974, auriez-vous pu écrire *Je souffre donc je suis*, titre de votre dernier livre ?

P.B. : Certainement pas. On sortait tout doucement du marxisme, des intellectuels comme Roland Barthes, Michel Foucault et Gilles Deleuze essayaient de se débarrasser de la tutelle du Parti communiste et de l'intelligentsia révolutionnaire. La vie était agréable, il n'y avait pas de chômage, pas d'épidémie, la liberté sexuelle était totale. L'époque restait portée par l'euphorie des 30 Glorieuses, et personne ne se rend compte alors qu'elles se terminent. Les Français sont optimistes, ils ont confiance en l'avenir.

B.B. : Et pourtant, la société « larmoyante » que vous dénoncez aujourd’hui dans ce livre, est en germe selon vous dès la fin des années 60.

P.B. : Cette génération, ma génération, n’a pas eu le même rapport que la précédente avec l’adversité. Mes parents n’arrêtaient pas de me dire (à raison !) que j’étais un enfant gâté. Eux avaient connu les privations, et quand je suis né en 1948, il y avait encore des bons d’alimentation. Mais j’ai grandi dans l’abondance des années 1960 avec une mentalité de gens repus qui tiennent tout pour acquis, qui en veulent toujours plus.

C’est la fameuse maxime de Tocqueville, reprise par le Général De Gaulle : « Les Français sont plus soucieux de ce qu’ils n’ont pas que de ce qu’ils possèdent déjà. » Dans une société matérialiste comme la nôtre, la jalousie de voir l’autre posséder ce que l’on n’a pas devient plus forte que la satisfaction de profiter de ce que l’on possède déjà. L’envie, la jalousie et la haine impuissante disait déjà Stendhal au XIX^{ème} siècle, une phrase toujours d’actualité ! Le confort matériel entraîne une insatisfaction perpétuelle. L’État providence ne nous protège jamais assez, nous en voulons toujours plus. La fin des années 60, c’est l’époque des manifs de la CGT qui interpellent de Gaulle : « Charlot ! Des sous !! ».

B.B. : Mais ce n’est pas encore ce que vous appelez « société du sanglot » !

P.B. : Non pas encore. On croit encore au progrès. 1974, c’est le temps des grands projets, le train à grande vitesse, l’atome. Communistes et les gaullistes communient encore, au nom de l’homme moderne ! Le cinéaste Jacques Tati tourne tout ça en dérision, mais il souligne aussi l’inventivité extraordinaire qui caractérise cette période, que ce soit dans la musique, dans l’architecture ou dans la littérature.

B.B. : La deuxième guerre mondiale paraît loin ?

P.B. : Pas tant que ça – au début des années 1970, surgit brusquement la révélation de la Shoah. Évidemment, pas la révélation au sens « découverte » : tout le monde est au courant. Mais soudain, le sujet devient un objet de débat... François Azouvi décrit très bien ce phénomène dans *Le mythe du grand silence*, Auschwitz, les Français, la mémoire. Le film de Claude Lanzmann, *Le Chagrin et la Pitié*, qui est sorti en salle en 1969, a précipité le mouvement : le déporté devient la figure incarnée de la Souffrance, avec une majuscule. Aujourd’hui, j’ai l’impression de voir le balancier partir à l’opposé : au nom des bombardements à Gaza, certains assimilent les juifs à des nazis et judaïsent les Palestiniens, y compris les terroristes du Hamas

B.B. : Vous êtes aujourd’hui assez sévère sur une forme de féminisme. En 1974, quel regard portiez-vous sur les mouvements de libération de la femme ?

P.B. : Très bienveillant. On l’a oublié aujourd’hui, mais c’était parfois très violent ! Quelques années avant, Valérie Solanas avait inventé le SCUM (« Society for Cutting Up men »), qui prônait l’émasculation des hommes... Simone Veil, Françoise Giroud, Benoîte Groult ou Antoinette Fouque impulsent un autre mouvement. Elles ne s’installent pas dans le rôle de victime, elles revendiquent l’égalité de droits. C’est une période de tensions, mais des tensions créatives, alors qu’aujourd’hui, on a l’impression que les néo-féministes ne visent qu’à séparer l’humanité en deux camps : dominants/ dominés, victimes/ bourreaux, les méchants/ les bons. Il n’y avait pas ce manichéisme à l’époque, le combat féministe était aussi porté par des hommes comme en Iran avec le mouvement Femmes, vie, liberté.

Et d’ailleurs Elisabeth Badinter est de nos jours traitée de réactionnaire alors qu’elle est authentiquement progressiste et universaliste.

B.B. : Et en 77 paraît *Le Nouveau désordre amoureux*, que vous écrivez avec Alain Finkielkraut.

P.B. : C’est une critique des dogmes de la révolution sexuelle mais avec un horizon joyeux. Certaines femmes commencent à penser qu’elles ont été flouées, elles voient le patriarcat perdurer sous les oripeaux de la libération sexuelle. Elles comprennent qu’elles n’ont pas tout gagné, qu’on leur a imposé de nouveaux diktats : « Si tu refuses de coucher, c’est que tu es coincée. ». Certains militants révolutionnaires, comme mon professeur de philosophie au lycée Henri IV, René Schérer, considèrent même la pédophilie comme un élargissement des libertés et des possibles.

B.B. : Quels autres changements vous paraissent notables ?

P.B. : Au cours des deux septennats Mitterrand, la justice devient l’instrument d’arbitrage des conflits. Les Français n’attendent plus de l’État qu’il règle leurs problèmes, désormais, ils se tournent vers un avocat ou un juge. Les instances judiciaires jouent un rôle croissant dans la vie quotidienne, les procès se multiplient. Là encore, les États-Unis nous ont précédés.

La progression du droit implique des responsabilités nouvelles, en cas d’erreur médicale, ou d’accident du travail. S’impose l’idée que si je souffre, quelqu’un doit en être la cause

B.B. : Donc « c’était mieux avant » ?

P.B. : Ce qui était mieux, c’est qu’on était plus jeune ! Mais tant de choses ont changé, heureusement. Regretter le temps passé, c’est se condamner à vivre le présent avec des yeux d’hier.

B.B. : Vous êtes pourtant inquiet...

P.B. : Je cite souvent cette phrase de Voltaire : « Un jour tout sera bien, voilà notre espérance. Tout est bien aujourd’hui, voilà l’illusion. » (Poème sur le désastre de Lisbonne, 1756). Sauf qu’aujourd’hui, personne ne peut assurer que tout ira mieux demain ! L’époque est à l’anarchie nationale, aux guerres, aux catastrophes climatiques. Ce ne sont pas ces défis qui sont inquiétants mais la peur que nous ne disposions pas des ressources psychologiques et politiques nécessaires pour affronter la situation telle qu’elle se présente. L’espérance d’un monde meilleur nous avait portés ; nous découvrons à présent que ce monde meilleur né de la chute du Mur en 1989 nous a engourdis. Notre victoire nous coute cher.

B.B. : Étions-nous très différents ?

P.B. : Pas vraiment. Nous regardions nos parents avec la même condescendance : « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi ! » Je me souviens aussi de la chanson de Sheila « T’es plus dans le coup, papa ». Aujourd’hui nous sommes à notre tour qualifiés de « boomers ». C’est de bonne guerre.

B.B. : Si vous pouviez vous téléporter en 1974, vous y retourneriez ?

P.B. : Je ne suis pas sûr. Beaucoup de choses de l’époque me choquent aujourd’hui.

B.B. : Par exemple ?

P.B. : Les barres d’immeubles dans les banlieues, la tour Montparnasse. 1974, c’est aussi le règne de la « bagnole », Pompidou qui initie les voies sur berge dans Paris ! Ce président, qui était un grand amoureux de la poésie française, trouvait dans les tours du quartier de la Défense et celles des bords de Seine, dans le 15^e une aubaine de la modernité. C’était l’optimisme du béton, une horreur ! Si je devais me téléporter, je choisirais les années 80, quand la modernité commence à réfléchir sur elle-même et sur ses propres dérives.

B.B. : Et si on vous demandait de qualifier le présent ?

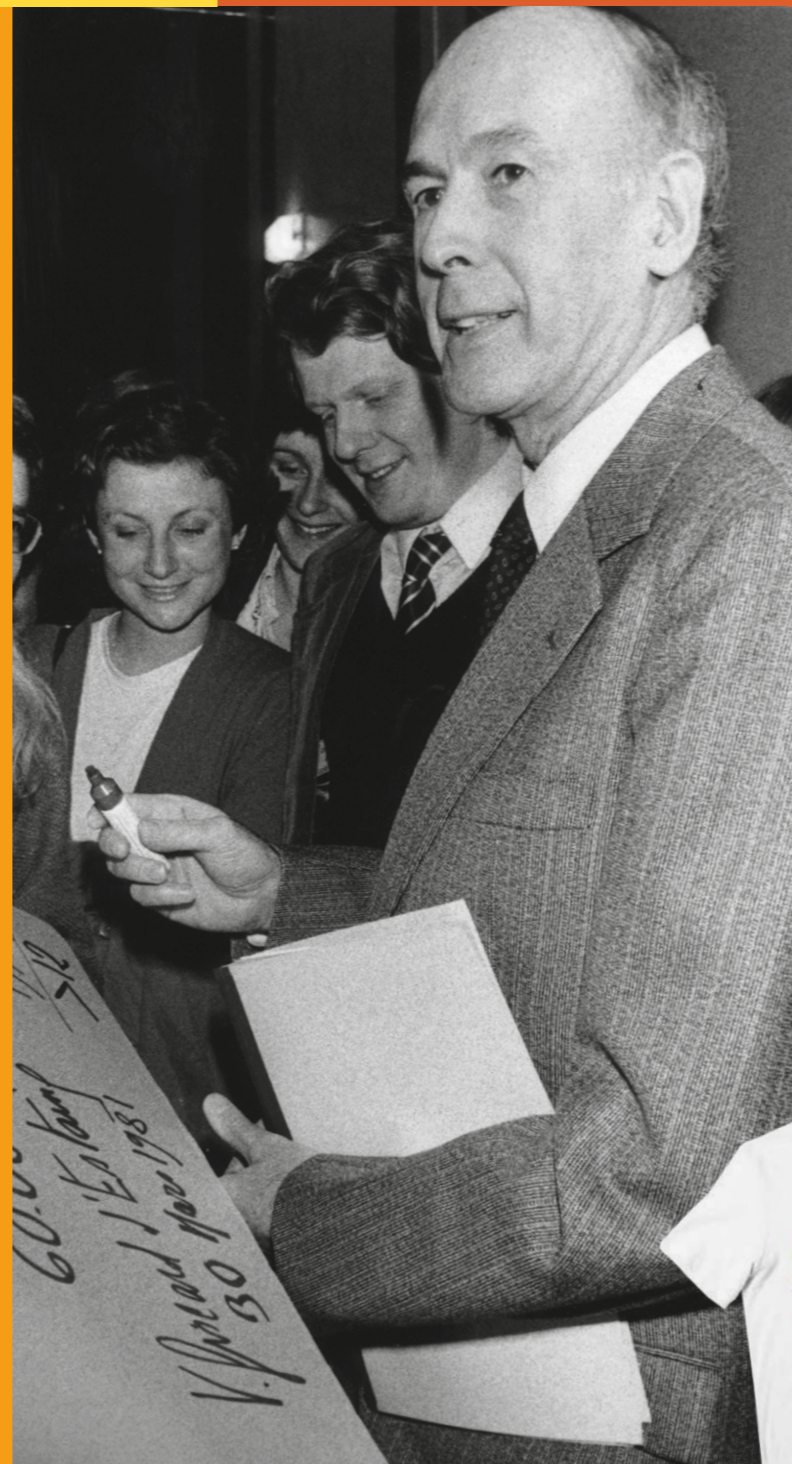
P.B. : Le pire et le meilleur chemin de concert. Paradoxe étrange mais passionnant : chaque épreuve risque de nous engloutir et peut aussi nous sauver. Le héros qui surmonte l’adversité côtoie la victime qui la redoute. ■

Pascal Bruckner, Je souffre donc je suis. Portrait de la victime en héros. Grasset, 2024

JE ME SOUVIENS, 1974

par HUGHES DEWAVRIN, entrepreneur

Avril 1974. Je suis un jeune homme de pile vingt ans lorsque je pousse avec un ami la lourde porte du 41 rue de la Bienfaisance à Paris, la permanence électorale du candidat Valéry Giscard d'Estaing. Nous sommes au mois d'avril. Le président Pompidou décédé quelques semaines auparavant laissait un pouvoir gaulliste à bout de souffle. Il n'avait tenu pratiquement aucun compte des événements de 1968. C'était le temps du ministère de l'information qui relisait en fin d'après-midi le journal télévisé, de l'IVG puni par la loi, des gouvernements entièrement masculins (pour être tout à fait honnête le dernier gouvernement de Georges Pompidou comptait une femme, dernière de liste, secrétaire d'état à la réadaptation, ça ne s'invente pas). Cinquante ans. Un autre monde. On s'ennuyait ferme à vingt ans il y a cinquante ans comme l'avait écrit Pierre Vianson Ponte à la une du grand journal du soir quelques années auparavant. Et moi le premier. Avant de pousser cette porte j'avais préféré fuir et partir sur la route comme beaucoup de mes petites camarades. Elle m'avait mené en Iran puis Afghanistan pays de lumière et d'éblouissement où on ne fumait pas que des Marlboros. Mais là, en ce mois d'avril 1974, quelque chose me dit que Giscard cet homme élégant et brillant pourrait bien sortir mon pays de cette chape de plomb et de sa grisaille. La chance a fait que je suis arrivé avec les cheveux sur les épaules à un moment où les bénévoles étaient essentiellement composés de dames chics qui habitaient toutes le même arrondissement. Oh un jeune! Ais je lu dans leur regard. J'ai eu envie de leur dire, oui un vrai, mais mon sens politique en devenir m'a soufflé à l'oreille : Reste poli avec les dames du rez-de-chaussée! Bien m'en a pris, le lendemain je croise dans les escaliers le directeur de la campagne, un préfet de région à costume croisé et lunette d'écaille assez austère, une sorte de Monsieur Schumaker, pour les lecteurs de Gaston Lagaffe. Et là, je ne sais pas ce qui me prend, je lui lance tout de go :



– Cette campagne est triste, ça manque d'animation et de dynamisme.

Regard glacial qui me balaye de haut en bas.

– Ah bon et vous feriez quoi alors vous jeune homme? Et vous avez des idées?

– Oui bien sûr monsieur le préfet de région.

Important, il faut dire le titre complet à un haut fonctionnaire, encore cet instinct politique qui commençait à m'habiter intensément.

– Eh bien venez me voir demain matin, on prendra un café.

Nuit d'angoisse, je n'avais pas là début d'une idée. Le matin je monte à l'abattoir mais en ouvrant la porte ça me vient d'un coup :

– Bon voilà, il faut être respectueux de l'environnement, nous allons réunir des jeunes bénévoles pour acheminer le courrier de la campagne, tous les trajets seront faits uniquement en vélo.

– Ah c'est ça votre idée, c'est gentil, merci d'être passé.

Deux jours après j'avais réuni une cinquantaine de jeunes avec des vélos, habillés avec le fameux T Shirt « Giscard à la Barre » La presse cherchait à illustrer désespérément la campagne de notre candidat qui commençait à peine. Nouveau coup de chance, le lendemain nous faisons la une de plusieurs journaux. Je suis convoqué dans la minute par monsieur Schumaker :

– Ah mais c'est très bien votre histoire de vélos, il faut continuer, il faut continuer... C'est comment votre nom? Dewavrin, c'est du Nord ça non? Et voilà comment « ça » s'est retrouvé responsable de l'animation de la campagne des jeunes.

En toute franchise, elle a été facile, ça marchait à merveille, Giscard avait le mot juste et incarnait à la perfection la modernité à laquelle nous aspirions. Les stars frappaient à la porte Johnny, Sylvie, Bardot... On marchait sur les eaux.



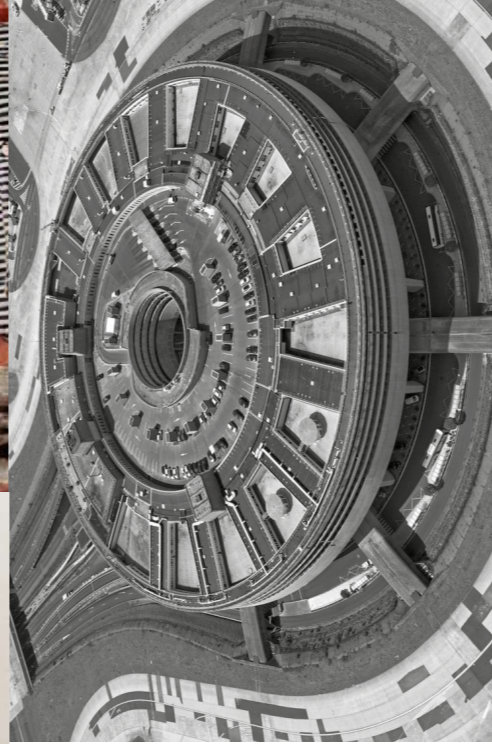
par MARIE FRANÇOISE COLOMBANI, journaliste

En 1974, j'ai 25 ans et la vérité s'impose : Marseille n'est définitivement pas mon biotope! Paris m'appelle! Avec mon amie Cathie, nous avons donc décidé de partir. Elle allait rejoindre un garçon et moi, rien. L'inconnu!

Le train pour la capitale était très cher, mais une info nous a redonné le moral.

Le Mouvement des Jeunes Giscardiens organisait dans toute la France un transport en car pour permettre à ses sympathisants de participer au grand meeting parisien. Un voyage aller/retour en 24h pour une somme ridicule. Sous le regard étonné des autres passagers, nous avons embarqué avec chacune une imposante valise. Assez suspect pour une simple journée! En arrivant à Paris, le GO de la journée nous a donné rendez-vous rejoindre le meeting. Mais « pour ne pas poireauter en vain, qui ne partira pas d'ici? ». Seules nos deux mains se sont levées. Suspucieux, il a enchaîné en nous regardant et en appuyant sur chaque mot : « Et qui ne reviendra pas ce soir à Marseille? » Timidement, nous nous sommes de nouveau manifestées. Tous les regards se sont tournés vers nous. Et nous avons filé le plus discrètement possible avec nos grosses valises vers de nouvelles aventures.

Plus de trente plus tard, j'ai rencontré en Afghanistan l'organisateur de notre transport magique, Hugues Dewavrin. On ne pouvait que devenir de grands amis. Car sans Giscard et sans lui, je serais peut-être encore à Marseille!



par MICHÈLE FITOUSSI, écrivaine et journaliste

En 1974, j'étais en deuxième année à Sciences Po, rue Saint Guillaume, section politique, économique et sociale (on disait PES) et je n'en étais pas peu fière. Je fréquentais la librairie des Femmes, Je militais au MLAC (Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception). J'avais les cheveux bouclés par une permanente, je portais des jeans pattes d'éph, des salopettes et des sabots suédois rouges, sauf pour manifester, car il m'aurait été difficile de courir vite. Valérie-Anne Giscard d'Estaing, étudiante en Service Public, faisait la campagne de son père. Je soutenais la candidature de François Mitterrand mais je n'avais pas encore le droit de voter. Dans le hall du 27, je croisais François Hollande qui semblait s'écrouler sous le poids de son gros cartable et me faisait déjà hurler de rire, Dominique de Villepin tignasse rebelle et imperméable mastic, Laurent Joffrin qui arrivait aussi tôt que moi pour travailler en bibliothèque, Gérard Leclerc qui m'avait invitée l'année suivante à aller voir les Stones à la Villette, Patricia Allémonière, et bien d'autres devenus politiciens ou journalistes.

Mon petit copain de l'époque roulait dans une Fiat pot de yaourt achetée d'occasion. Il était étudiant en médecine comme la plupart de nos amis. J'allais les attendre au centre Laënnec où ils révisaient leurs examens ou bien on se retrouvait dans les restos U du quartier latin. Quand on avait un peu d'argent on écumait les bouiboui chinois, menu à 10 francs, prix imbattable. On s'amusait beaucoup, toujours en bande, on écoutait Stevie Wonder, Crosby, Still, Nash and Young, Carol King, Simon and Garfunkel. On faisait des fêtes tous les soirs chez ceux d'entre nous qui avaient la chance de ne plus habiter chez leurs parents.

Je travaillais au mois de juillet pour partir en août. Cette année-là nous sommes allés en Grèce. On voyageait sac à dos et en train avec le Pass Europe, le guide du Routard en poche. Le 19 juillet au matin nous avons pris un ferry pour la Crète et nous sommes revenus le soir même à Athènes, après quelques moments épiques. La Turquie venait d'envahir Chypre, le conflit menaçait de s'étendre. Nous sommes rentrés à Paris comme on a pu, entassés dans un des derniers trains en partance. Ma petite sœur venait de naître.

Je garde de ces années-là une impression de légèreté et de fraîcheur. Et surtout d'insouciance. Le monde n'allait pas si bien mais nous étions confiants et joyeux. Nous avons vingt ans et c'était le plus bel âge de la vie.

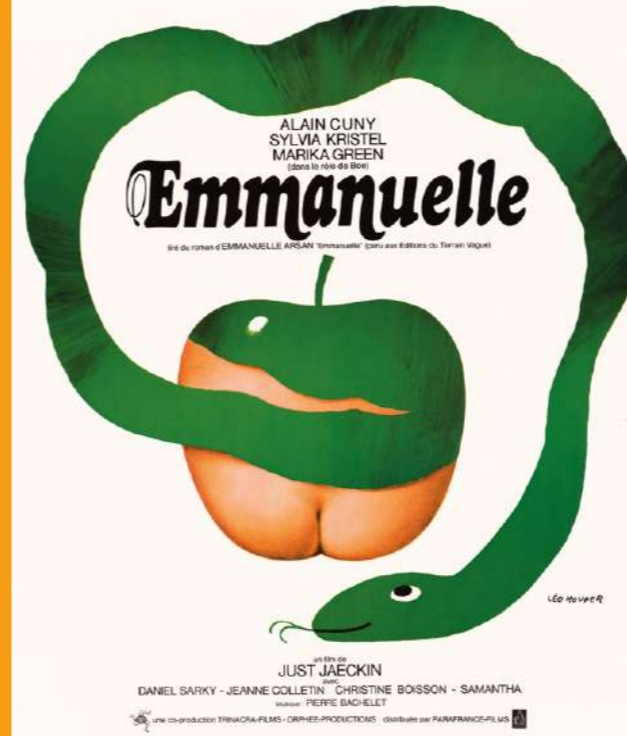
par DANIEL KARLIN, réalisateur

Le 4 octobre 1974, la télévision française diffusait *Un autre regard sur la folie*, portrait de Bruno Bettelheim, premier volet des quatre films que j'ai consacrés au travail du psychologue américain. Le retentissement de cette série, qui m'a fait connaître comme documentariste, m'étonne encore aujourd'hui. J'avais rencontré le psychanalyste Bruno Bettelheim un an plus tôt dans son institution pour enfants psychotiques, l'École Orthogénique de Chicago, rendue célèbre par ses écrits. Aucun journaliste n'avait jamais pénétré cet endroit. Mais lui et les enfants m'ont donné leur accord pour que je puisse filmer, à condition de le faire aussitôt car Bettelheim quittait son poste. J'ai donc appelé Jacqueline Baudrier, directrice de la Chaîne, pour tourner dans l'urgence un film qui ne devait durer qu'un quart d'heure. J'étais un jeune réalisateur communiste, Jacqueline Baudrier une gaulliste pure et dure... Je pensais qu'il faudrait un miracle pour qu'aboutisse ce projet. Ce miracle advint ! Je pus tourner pendant deux semaines.

Suite du miracle : en cours de montage, le documentaire d'un quart d'heure fit place à quatre films d'une heure pour lesquels Jacqueline Baudrier bouleversât les programmes, malgré la polémique que la série allait déclencher. Ce genre de chose était encore possible dans un ORTF dont l'éclatement était sur le point d'être voté par l'Assemblée nationale – les discussions débutèrent le 8 octobre 1974, quelques jours après la diffusion du premier volet, *Un autre regard sur la folie*. Quant au deuxième volet, cerise sur le gâteau, il passa, lui, sur les trois chaînes, dans le cadre du programme minimum dû à la grève générale des personnels de l'audiovisuel. Je me souviens que Maurice Clavel écrivit alors dans *Le Nouvel Observateur* : « La France s'arrête pour regarder les films sur Bettelheim ». L'éditorialiste Georges Walter s'était même félicité dans *Le Figaro* du 5 octobre que la télévision française diffusât un « grand et superbe document d'information ».

Ce fût pourtant de ce quotidien que partit quatre jours plus tard la polémique, lancée par le pédopsychiatre Pierre Debray-Ritzen. Il écrivit à propos de Bettelheim : « Ou il se trompe, ou il nous trompe (...) mais le mot d'escroquerie me viendrait assez facilement à la bouche. » À partir de là, se développa pendant un bon mois une très violente polémique entre spécialistes, tenants et adversaires de l'approche psychanalytique de la folie. Tout cela se termina par un débat télévisé, où Debray-Ritzen et la psychanalyste Maud Mannoni s'empoignèrent et se lancèrent quelques mots d'oiseau, et où mon quasi-frère jumeau Tony Lainé, grand psychiatre, vint défendre nos positions communes.

Je me souviens aussi d'une rencontre avec des soignants et des soignés à Clermont dans l'Oise, le plus grand hôpital psychiatrique de France. Un psychiatre me reprochait de donner de faux espoirs aux malades. Une jeune fille de 16 ans lui répondit : « Les filles dans le film, elles sont comme moi et je suis comme elles, je peux guérir ! Qu'est-ce que je fous là ? ». Dans ce débat devenu national généré par cette série, il me semble avoir joué un rôle de passeur, passeur d'idées, passeur d'émotions, passeur d'avenir. Ma relation avec Bettelheim m'avait transformé, elle avait changé ma relation avec moi-même et mes proches, elle avait, pour le fils d'immigrés que j'étais, magnifié ma relation avec mon pays.



par PATRICE LECONTE, réalisateur

Je me souviendrai longtemps de 1974. D'autres années, sans doute moins marquantes, se sont effacées de ma mémoire, mais pas celle-ci. Mon rêve avait toujours été de faire du cinéma, mais il se trouve qu'en sortant de l'IDHEC (l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques), René Goscinny, rencontré grâce à Gotlib, aimant les dessins que je faisais à l'époque, m'a proposé d'intégrer l'équipe du *Journal Pilote*. J'ai vécu pendant cinq ans comme dessinateur et scénariste de bande dessinée, c'était joyeux, j'étais heureux. Mais, au fond de moi-même, je savais bien que je refermerai cette parenthèse enchantée le jour où je signerai le contrat de mon premier film.

Ce jour est arrivé, en 1974 justement. Alors, j'ai rangé crayons, gommes, plumes et encre de Chine pour réaliser ce premier film, avec Coluche et Jean Rochefort : *LES VECES ETAIENT FERMES DE L'INTERIEUR*. Cette première expérience fut assez désastreuse, mais peu importe, cette année-là, j'étais devenu cinéaste.

1974,

ANNÉE DE LA COULEUR

**DIALOGUE ENTRE DEUX AMIES
DE LA VILLA BENKEMOUN :
INDIA MAHDAVI, ARCHITECTE
ET DESIGNER, INTERROGÉE PAR
ANNETTE GERLACH, COACH
ET JOURNALISTE À ARTE.**

Annette Gerlach : Si tu penses à ton année 1974, quel est le souvenir qui te frappe ?

India Mahdavi : En 1974 j'habitais à Vence, dans le Sud. Cela faisait à peine 5 ans que j'étais arrivée en France, et c'est là que je découvrais tout un autre paysage, linguistique certes, mais aussi un nouveau paysage géographique. J'en garde un souvenir très fort car tout était nouveau pour moi. Je découvrais à la fois les petits villages pittoresques de la côte d'Azur, en même temps la Fondation Maeght à Saint-Paul de Vence qui m'a beaucoup marquée.

A.G. : Et qui elle, fête ses 60 ans cette année...

I.M. : Exactement ! Je me souviens de cette architecture moderne, au milieu de ce parc de pins, avec des œuvres de Calder, de Giacometti... Tout cela était très nouveau pour moi. Je me souviens aussi, c'était l'époque, de vêtements très colorés, un peu néo-hippie, où le corps se relâche un peu. Dans le Sud de la France, l'atmosphère était particulièrement détendue.

Et puis je me souviens aussi de ces débuts de la construction intensive sur toute la Côte d'Azur, le paysage changeait, on bétonnait la Côte avec des grands ensembles comme Sophia Antipolis, Marina Baie des Anges, ou encore Cap 3000 - le premier hypermarché à Cagnes-sur-Mer qui nous apparaissait comme la sortie la plus excitante du moment

A.G. : De cette époque je me rappelle mon premier T-Shirt aux couleurs et motifs psychédélique, je me suis battue avec ma mère pour l'avoir ! Quelle est la gamme de couleurs qui incarne pour toi les années 70 ?

I.M. : S'il y a une couleur qui resurgit, c'est l'orange, associé souvent à des dégradés, rouge/orange/jaune, ou l'orange associé à un vert un peu acide, ou encore le vert et le marron. Des couleurs assez pétantes, assez fortes, qui contrastent avec tous les matériaux que l'on utilisait auparavant. On était habitué au mobilier en bois, avec des teintes naturelles. Là, tout d'un coup, de nouveaux matériaux apparaissent comme le plastique. Les énergies fossiles ont permis de développer des tissus, des acryliques et des polyesters, où les teintes étaient plus tenaces. Cela permettait de faire des couleurs fortes qui ne déteignaient

pas, ni au lavage, ni au soleil. C'était la mode du Liberty mais aussi des Indiennes. Toutes ces couleurs fortes ont été importées d'Inde et apparaissent aussi des imprimés - des prints - ou encore des peaux retournées avec des broderies de couleurs.

C'est vraiment l'apparition de la couleur. On pense le monde différemment, en couleurs plutôt qu'en noir et blanc. Cette période post 68 marque une rupture avec le monde des parents et des grands-parents : comme si on portait tout à coup une paire de lunettes aux verres colorés.

A.G. : ... avec des fleurs autour, je vois. Tu parles très bien de ce monde en ébullition : en 1974, Nixon démissionne suite au Watergate, ABBA gagne l'Eurovision avec Waterloo, le Portugal fait la révolution des œillets, la Grèce vit la fin de la dictature des colonels, et en France, Simone Weil devient la première femme ministre dans l'Histoire du pays. Comment cela se traduit en design et architecture ?

I.M. : C'est à la fin des années Pompidou, il est mort justement en avril 1974. Lui, avec sa femme Claude, étaient des fous de design, ils roulaient en DS, ils étaient Pop. Elle était visionnaire et moderne, l'une des premières à vouloir repenser l'Elysée en faisant intervenir Pierre Paulin. En France, les congés payés changeaient le paysage. Bien qu'instaurés déjà en 1936 par Léon Blum, c'est à cette époque qu'ils se sont vraiment popularisés. Tous les Français, au mois d'août, ont commencé à prendre des vacances, une culture de villégiature s'est installée. On partait en vacances au bord de la mer et je crois que le corps a suivi ce mouvement-là. Au lieu de rester assis, à table et travailler, finalement le corps s'est un peu détendu. Avec cela naît une nouvelle typologie de mobilier, des chaises longues, on s'asseyait plus proche du sol, on était plus avachi. Une nouvelle gamme de matériaux, des nouvelles techniques sont apparues comme la résine, les plastiques, les mousses polyuréthanes, qui ont permis de développer de nouvelles formes et de nouvelles techniques de construction. Pierre Paulin en est une figure principale, mais il y avait toute une génération de designers français qui ont suivi ce mouvement.

C'est à cette époque que l'on a vu pour la première fois les grands enseignes comme Prisunic développer la vente par correspondance de mobilier design dont est remplie, je pense, la Villa Benkemoun, avec encore des originaux, comme par exemple des lits moulés de Marc Held. C'était vraiment très nouveau à l'époque, précurseur.

1974



A.G. : La Pop Culture est indissociable de cette époque, et elle semble se réincarner dans tes créations... Quels en sont les codes ?

I.M. : La Pop Culture pour moi, c'est réussir à métaboliser des choses du quotidien, des choses populaires et à les intégrer dans son expression.

Je pense que mon tabouret Bishop en céramique est assez pop, inspiré par le fou du jeu d'échecs, il se décline en une vingtaine de couleurs vives- il est une version 2000 du tabouret tam-tam -

J'utilise souvent des matériaux dits « populaires » ou considérés peu nobles, comme le formica ou le rotin dans des contextes où ils deviennent plus précieux.

Et à l'opposé, j'essaie de « rabaisser » d'autres matériaux, comme par exemple la marqueterie de paille, beaucoup utilisée par Jean-Michel Frank. J'ai notamment réalisé une table avec les ateliers Lison de Caunes où figure une tête de Bugs Bunny, le héros de mon enfance. J'aime ce décalage, j'ai aimé cette rencontre fortuite, c'est comme si je présentais Jean-Michel Frank à Bugs Bunny !

La Pop Culture se décline dans tous les domaines, ce ne sont pas que des matériaux, c'est aussi l'utilisation de la couleur. La couleur a toujours été liée à une certaine forme d'ethnicité, d'aspect populaire. La non-couleur était considérée comme plus élégante. Le classicisme c'est le blanc, la non-couleur. Moi, je n'ai jamais eu peur de cela, je considère les couleurs comme mes amies.

Et plus elles sont nombreuses, plus je les aime.

Il y a quelque chose de très joyeux dans la Pop Culture, ça ne se prend pas au sérieux, c'est compréhensible de tous et il y a cette notion de familiarité.

A.G. : dernière question : je pense aux temples grecs, autrefois colorés. S'il fallait repeindre la Villa Benkemoun, laquelle de tes amies les couleurs choisirais-tu ?

I.M. : La Villa Benkemoun respire la joie, par son aspect « maquette d'architecte », par la façon dont elle est posée dans le paysage. Elle me fait penser au film de Jacques Tati « Les Vacances de Monsieur Hulot ». Donc je pense que le rose lui irait très bien. Elle est incongrue, inattendue, comme un éléphant rose dans un paysage, donc je pense que ce serait le rose ! ■

A.G. : L'époque de la démocratisation du design.

I.M. : En France à cette époque - et j'ai toujours été un peu frappée par cela - les gens avaient du mal à se débarrasser du mobilier de leur parents, de leur grands-parents. Cet héritage a toujours été très présent. Se meubler de façon pop ou contemporaine, avec du design moderne, on le faisait par goût, pas par obligation, c'était vraiment un choix esthétique très fort !

A.G. : Tu le dis, c'est une époque où on ose tout ! Comme Pierre et Simone Benkemoun, qui donnent carte blanche à Émile Sala pour créer la Villa, une décision étonnante moderne, voir postmoderne !

I.M. : Je dirais même qu'ils ont osé deux fois : à l'époque, quand tu étais étranger, la règle était de vouloir s'intégrer. Simone et Pierre étaient d'origine pied noir et cela aurait été peut-être plus facile pour eux d'acheter une maison 18ème en ville. Mais ils se sont installés dans la campagne, un peu en dehors de la ville. Là encore, ils auraient pu se faire construire une Villa néoprovençale et bourgeoise, comme celle que j'habite à Trinquette. Mais au lieu de cela, ils engagent un architecte, Émile Sala, pour faire construire une villa vraiment moderne, voir postmoderne. Avec des espaces ouverts, et un projet de vie différent. Au lieu de s'intégrer, ils se sont différenciés car sans doute, ils se sentaient différents - ils ont osé la modernité. Un choix vraiment très culotté, visionnaire à l'époque.





1974,

L'ANNÉE 1 DE LA POP ?

par FRANÇOIS THOMAZEAU

C

'est une obsession des musicologues que de dater les principaux mouvements musicaux et l'on s'accorde à estimer que le jazz est né en 1917 avec l'enregistrement de Livery Stable Blues l'Original Dixieland Jass Band ou le rock'n roll en 1951 avec le Rocket 88 d'Ike Turner & the Kings of Rhythm. Mais quid de la pop ? Certes le terme apparaît dans l'art moderne dès la fin des années 50 avec le « pop art », certes les Beatles vont établir les canons de ce genre musical à partir de 1962, mais dans les années 60, c'est

l'ensemble de la musique populaire destinée à la jeunesse qui est qualifiée de « pop music » et ce n'est pas encore un genre à part entière. À la fin des Sixties et au début de la décennie suivante, un tournant s'amorce : l'album (33 tours) supplante le single (45 tours) comme le support le plus en vogue et le mieux vendu. Les artistes jusque-là dits « pop » revendiquent une qualité artistique supérieure et proposent une musique plus élaborée et plus revendicative. L'album blanc des Beatles (fin 1968) n'a plus rien à voir avec les tubes adolescents des débuts du groupe. Le rock est né, Woodstock est sa grand-messe et ses grands prêtres – Jimi Hendrix, Janis Joplin, Brian Jones – vont s'immoler sur l'autel de la drogue et de la contre-culture.

C'est alors que la pop, loin de disparaître devient un mouvement à part. Un certain nombre d'artistes restent fidèles à l'esprit originel de la musique adolescente, continuent de vendre plus de 45 tours que d'albums et s'en tiennent au format court – 2'35" de bonheur –, aux mélodies sucrées, aux refrains entêtants, aux titres choc et aux paroles simples, mais efficaces, où l'amour sous toutes ses formes tient le premier rôle.

Le 6 avril 1974, Brighton, station balnéaire du sud de l'Angleterre qui avait vu dix ans plus tôt les Mods et les Rockers s'affronter sur ses plages, accueille la dix-neuvième édition du Concours Eurovision de la chanson, rendez-vous annuel de la variété facile qui ne s'est pas encore trouvé un nom.

C'est une édition historique à bien des égards. La présentatrice, Katie Boyle, constatant que ses sous-vêtements sont visibles sous sa robe saumon, décide de les retirer et paraît mal à l'aise tout au long de la retransmission. La France n'est pas représentée. Ce 6 avril est une journée de deuil national à la suite du décès, quatre jours plus tôt, du président Georges Pompidou. La rengaine représentant l'Italie s'intitule Si (Oui) et elle est interdite de diffusion dans son pays puisque s'y déroule, un mois après le concours, un référendum sur l'abrogation de la loi permettant de divorcer et que le titre semble prendre parti (le non l'emportera finalement). La chanson retenue par le Portugal va jouer un rôle encore plus important puisque E depois do adeus, interprétée par Paulo de Carvalho, diffusée le 24 avril 1974 à 22h55 sur la station de radio Emissoras Associadas de Lisbonne, est l'un des deux signaux secrets alertant les capitaines et soldats rebelles de l'armée portugaise que l'heure est venue de déclencher la révolution des Œillets qui va renverser la dictature salazariste.

Mais la chanson victorieuse est, comme chacun sait, Waterloo (pour les Anglais, c'est une victoire !) d'un groupe jusque-là inconnu : ABBA.

Ces quatre jeunes gens représentent déjà, sans le savoir, la quintessence de cette « pop », dont Michael Jackson et Madonna deviendront plus tard le roi et la reine.

Nous avons là deux garçons et deux filles – parité parfaite –, une blonde aux cheveux raides et une brune frisée – pas de jaloux – aux sourires Ultra Brite – la marque de dentifrice vient d'être lancée – vêtus de tenues flashy et métalliques – platform-boots et guitare en forme d'éclair –, qui tiennent tout autant du glam-rock de David Bowie et T Rex que des défilés paillettes de Paco Rabanne. Ils sont Suédois et chantent en anglais un titre qui sonne familier aux oreilles de tout le monde – Waterloo ! – et

évoque la difficile résistance et la défaite finale d'une jeune femme conquise par l'amour. Pour faire bonne mesure, le chef d'orchestre, Sven-Olof Walldoff se présente sur scène grimé en Napoléon ! Enfin, pour le plus grand bonheur des gazettes et des fans, ces jeunes gens propres sur eux sont en couples.

Tous les ingrédients sont là pour définir ce qui va faire, cinquante ans durant, le succès de LA POP, d'Abba à Taylor Swift : mélodie accrocheuse, titre court et racoleur, chorégraphie spectaculaire et rassembleuse, tenues voyantes inspirées de la haute couture, références culturelles ou historiques aisément reconnaissables, clin d'œil à l'air du temps, paroles simples, romantiques et consensuelles, chantées obligatoirement en anglais, quelle que soit la nationalité d'origine du groupe ou de l'artiste.

Autre signe que ce concours de l'Eurovision est un tremplin pour la pop du futur : la candidate représentant la Grande-Bretagne avec Long Live Love n'est autre qu'Olivia Newton-John, la chanteuse australienne qui, quatre ans plus tard, tiendra le rôle principal de Grease et deviendra une superstar internationale de ce genre qui a enfin trouvé son identité : la pop.

Pour Abba, c'est le début d'une saga qui va faire d'Agne-tha Fältskog, Benny Andersson, Björn Ulvaeus et Anni-Frid Lyngstad l'une des plus grandes success stories de l'histoire de la musique populaire. Cinquante ans après ce tube fondateur, le quatuor de Stockholm a vendu plus de 400 millions d'albums et enchaîné une série de hits devenus d'authentiques joyaux de la couronne pop : Money, money, money, Dancing Queen, S.O.S., Super Trouper, Fernando... Bien sûr, avant Abba, de nombreux groupes ou artistes avaient déjà pratiqué avec bonheur l'art du succès jetable qui est l'essence même de l'art pop au sens large (Middle of the Road, les Osmond Brothers, les Rubettes, Shocking Blue, Boney M et des milliers d'autres). La différence majeure, c'est qu'Abba a réussi à faire du durable avec du jetable, sans pour autant abandonner la recette magique qui différencie la pop du rock, du disco, du RnB, du folk ou du rap. Pour utiliser un cliché plus qu'écoulé, ils ont donné à la pop ses lettres de noblesse et redoré son blason au point que leur best of, Abba Gold, est encore aujourd'hui le deuxième disque le plus vendu de tous les temps au Royaume-Uni, berceau du pop art, de la pop music et de la pop tout court.

Cinquante ans après ce jour fondateur d'avril 1974, toutes les formations citées plus haut sont oubliées ou ne représentent qu'une ligne sur une compilation datée, alors qu'Abba est plus présent que jamais et a ouvert la

« NOUS AVONS LÀ DEUX GARÇONS ET DEUX FILLES, UNE BLONDE AUX CHEVEUX RAIDES ET UNE BRUNE FRISÉE AUX SOURIRES ULTRA BRITE - LA MARQUE DE DENTIFRICE VIENT D'ÊTRE LANCÉE - VÊTUS DE TENUES FLASHY ET MÉTALLIQUES - PLAT-FORM-BOOTS ET GUITARE EN FORME D'ÉCLAIR -, QUI TIENNENT TOUT AUTANT DU GLAM-ROCK DE DAVID BOWIE ET T REX QUE DES DÉFILÉS PAILLETES DE PACO RABANNE.

voie à toute une lignée d'héritiers qui vont de chevaux de retour comme les Bee Gees à une chanteuse folk défroquée, comme Taylor Swift, en passant par Madonna, Kylie Minogue, les Spice Girls, Britney Spears, Michael Jackson, Lady Gaga ou Adèle. Les vainqueurs du concours de l'Eurovision 1974 ont surtout, et c'est sans doute leur plus grand exploit, réussi à vaincre le mépris dans lequel était tenue la pop, pour convaincre une critique initialement peu encline à encenser des airs d'apparence si simplistes. C'est ainsi que le guitariste des Who, Pete Townshend, théoricien parmi les plus respectés de la musique populaire, n'a pas hésité à estimer que S.O.S était la plus grande chanson pop jamais écrite et à noter qu'Abba était le premier groupe aussi mondialement

connu à aborder de front des problèmes de la vie adulte dans Knowing me, knowing you. Autre « intellectuel du rock », Elvis Costello n'a pas hésité à reprendre cette dernière chanson et à admettre qu'il adorait tellement Abba qu'il avait même acheté leurs disques en suédois.

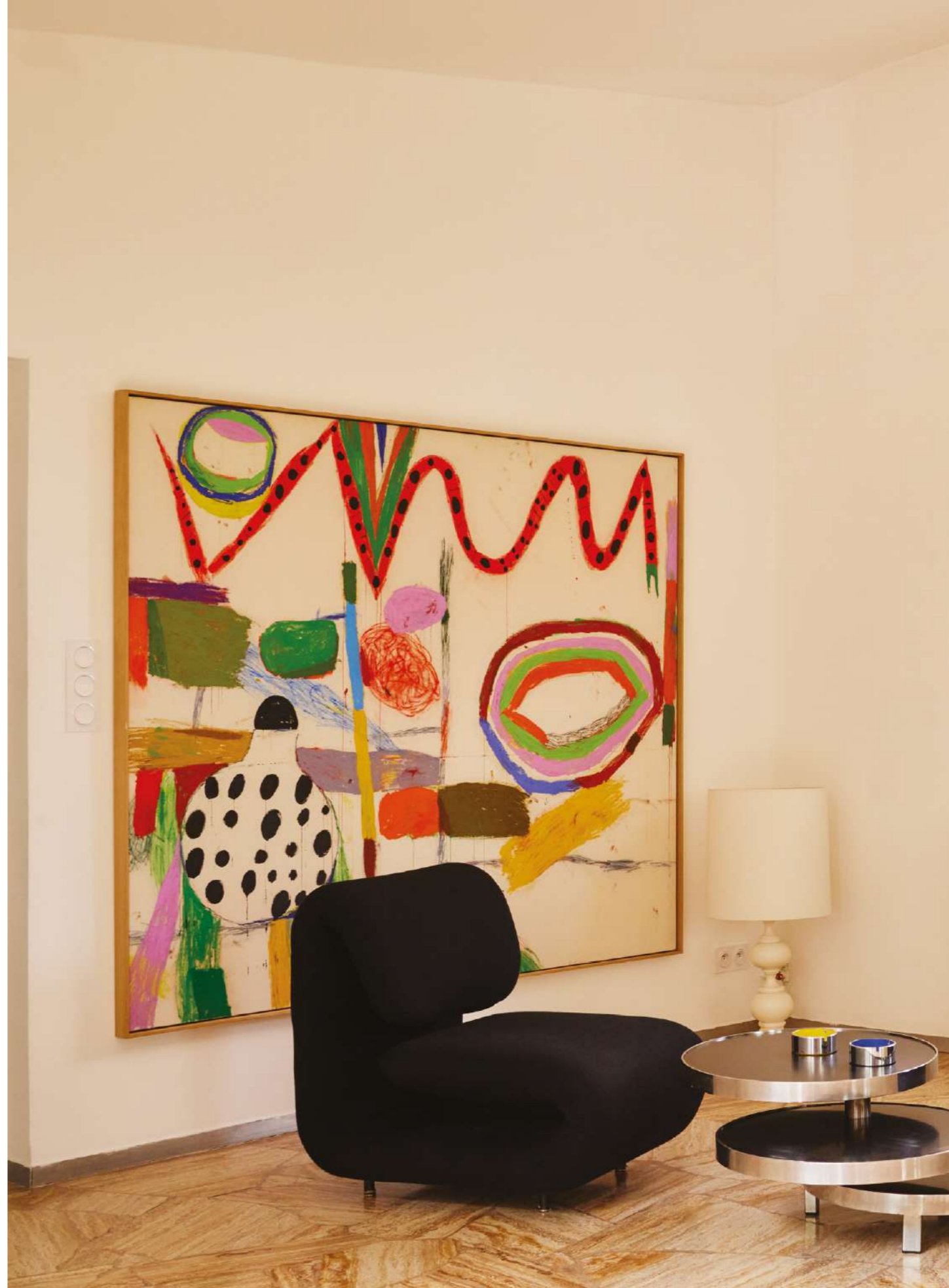
Enfin, en 2005, pour les cinquante ans du concours de l'Eurovision, ses organisateurs firent procéder à l'élection de la meilleure chanson jamais présentée au concours : Waterloo l'emporta haut la main. C'était la moindre des choses. ■

VUE PAR

TIMOTHÉE CHAMBOVET









VILLA BENKEMOUN, LES 50 ANS.

RÉDACTION EN CHEF *Brigitte Benkemoun*
DIRECTION ARTISTIQUE *Roxane Lagache*
CONSEILLÈRE CRÉATIVE *Anne Laurence Schiepan*

CONTRIBUTEURS

PHOTOS *Diane Hymans, Romain Laprade, Timothée Chambovet et Serge Benkemoun.*

TEXTES *Anaïs Aria Sala, Thorunn Anspach, Charles-Elie Benkemoun, Pascal Bruckner, Emmanuel Chain, Marie Françoise Colombani, Joséphine Demaizière, Pierre Demaizière, Hugues Dewavrin, Michèle Fitoussi, Annette Gerlach, Raphael Giannesini, Elise Karlin, Daniel Karlin, Daniel Leconte, Thomas Legrand, India Mahdavi, Christophe Ono dit Biot, Sylvia Segura, François Thomazeau, Michel Vauzelle et Aurélien Vernant.*

NOUS REMERCIONS

TOUTE L'ÉQUIPE DE L'EXPOSITION 1974

Raphaël Giannesini, Laurie Lapetina, Raphael Dessaint Karlin, Julia Klante, India Tran, Véronique Senez-Tranquandi, Charlotte Brunet, Julie Barrau, Léonie Klante, Christophe Vidal, Bruno Ghiglione et Camille Puons.

LES GALERIES ET INSTITUTIONS

Galerie Vallois, Galerie Sultana, Galerie Demisch Datant, Galerie Christophe Gaillard, Galerie Edouard Montassut, Galerie Malingue, Galerie Martina Simeti, Galerie Fitzpatrick, Galerie Dépendance, FRAC Centre et Fondation Vasarely.

NOS PARTENAIRES

Architecture de Collection, Art'Orama, bbkprod, Debeaulieu, le groupe Indies, Macha prod, Moustique, la Région Sud, Cinéma Le Méjean, les Confitures Parisiennes, domaine de Suriane et la Librairie Actes Sud.

NOS AMICAUX SOUTIENS

Marie-Claude Paoli, Thierry Demaizière, Armand Arnal, Françoise et Pierre Casenove, Pierre Vasarely, Caroline Bellouet, Sylvie Demaizière, Fanny Pellerin, Sylvie Vauzelle, Sylvie Denante, Bernard et Chantal Pouthier et les membres de l'association Villa Benkemoun.

EN MÉMOIRE D'Emile Sala, Pierre et Simone Benkemoun.



DIRECTRICE DE PUBLICATION *Brigitte Benkemoun*

PUBLIÉ PAR *l'association Villa Benkemoun, 915 chemin de la Batelle, 13200 Arles.*
villabenkemoun@gmail.com

IMPRESSION

Imprimerie de Rudder, ZI Courtine, 105 rue du Grand Gigognan, 84000 Avignon



DU 30 AOÛT AU 29 SEPT 2024